

LA VIE ILLUSTRÉE

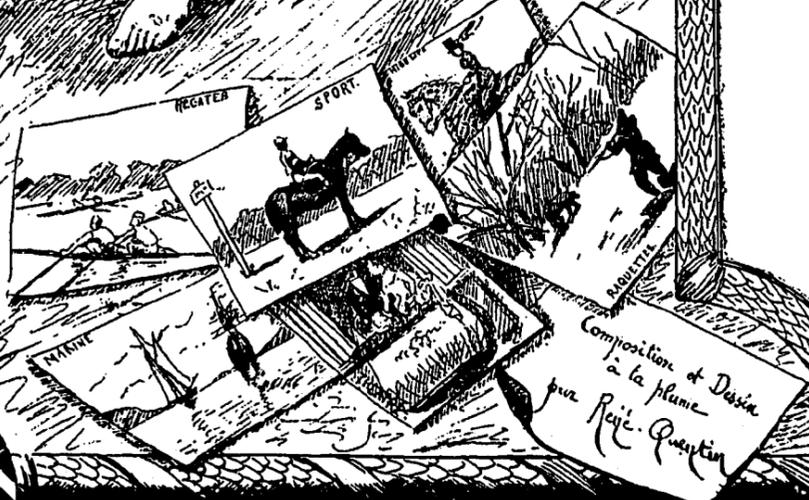
JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



MADAME ALBANI.

ARCHIVES
DU
QUÉBEC

ARCHIVES
DU
QUÉBEC



ALBANI.

Tous les Canadiens sont, avec raison, fiers de leur diva : tous chérissent leur *petite (?) jeune fille* qui, bravant les rigueurs de Borée, est venue charmer nos oreilles par le doux son de sa voix mélodieuse.

L'Albani, fille de M. Lajeunesse, professeur de musique, naquit à Chambly en 1851. Elle n'a donc pas encore doublé le dangereux cap de la quarantaine ; mais elle en approche à grands pas, ce qui n'a pas l'air, chose merveilleuse, de nuire à son immense talent.

Elle reçut, sur les fonts baptismaux, les noms de Marie Emma.

M. Lajeunesse, en bon musicien qu'il est, avait rêvé un brillant avenir pour sa fille, à qui il inculqua, bon gré, mal gré, les éléments de son art. Durant cinq heures, chaque jour, Emma, dès son âge le plus tendre, travaillait au développement de ses dons naturels.

Elle montra beaucoup de précocité : A l'âge où, ordinairement, les enfants savent à peine lire dans le "Deuxième livre," elle déchiffrait à première vue les partitions les plus inextricables des maîtres.

Comme Sarah Bernhardt, dont elle occupe le même ciel en son art, avec, cependant, beaucoup moins de pose et de fla-fla, Emma eut, vers la fin de son troisième lustre, des velléités d'entrer en religion.

A cette époque, son épouse étant décédée, M. Lajeunesse, accompagné de ses enfants, prit son vol vers les États-Unis. Il désirait, pour lancer sa fille et l'habituer aux feux de la rampe, la faire chanter sur les petites scènes de Troy.

Par cas fortuit, le musicien fit la rencontre d'une connaissance, M. Houle, riche Canadien-Français d'Albany, en promenade à Troy, qui le dissuada de mettre son dessein à exécution et fit obtenir à la jeune fille la place d'organiste à l'église catholique d'Albany.

Quelque temps plus tard, les demoiselles du chœur de la cathédrale organisèrent un grand concert sacré. Au dernier moment, une des principales cantatrices fut atteinte d'une maladie sérieuse et l'on dut lui chercher une remplaçante.

On choisit Emma. La diva en herbe reçut des riches *misses* un accueil très peu chaleureux. Elle était si simplement vêtue et avait l'air si modeste que toutes ces demoiselles se récrièrent à l'envi, mettant fortement en doute le talent d'une jeune fille de si peu d'apparence.

Mais le moment arriva où, comme par enchantement, cessèrent les enquetages et les papotages, et où toutes les jeunes prétentieuses restèrent bouche bée, dans l'admiration de la superbe voix de notre compatriote.

Emma, tant qu'elle chanta, tint constamment son auditoire sous le charme par la suavité de ses accents.

Ce fut son premier succès, à la suite duquel elle fut attachée au chœur de l'église métropolitaine dans laquelle elle attira, chaque dimanche, une multitude de gens de toute religion.

Bientôt, l'évêque Conroy, pressentant la grande artiste, conseilla à M. Lajeunesse d'emmener sa fille en Europe, afin qu'elle put, auprès des grands maîtres, se perfectionner dans son art. Avec les bénéfices d'un concert donné en leur faveur, ils se rendirent en France. Le ténor Duprez les accueillit et donna ses conseils à Emma.

Elle étudia ensuite, durant deux années, chez Lamperti, à Milan, puis fit ses débuts au théâtre de Messine, dans la *Somnambula*, sous le nom d'Albani.

Ayant chanté au Théâtre Italien de Paris, elle constata, par le peu de succès qu'elle obtint, que ses études laissaient encore à désirer, et prit de nouveau des leçons de Lamperti. Elle se rendit ensuite à Londres où elle fut chaleureusement applaudie.

Dès lors, elle marcha de succès en succès. A St. Pétersbourg, elle fut l'objet de grandes ovations. Le Czar lui offrit de superbes pierreries.

C'est toujours en termes très admiratifs que M. Lajeunesse, qui accompagnait sa fille, parle des réceptions que leur fit le chef de toutes les Russies, dont il a conservé un excellent souvenir.

Suivre pas à pas la longue et brillante carrière artistique de l'Albani serait oiseux et fastidieux ; disons simplement que partout, elle remporta d'éclatantes victoires scéniques.

Un excellent professeur de musique de cette ville nous

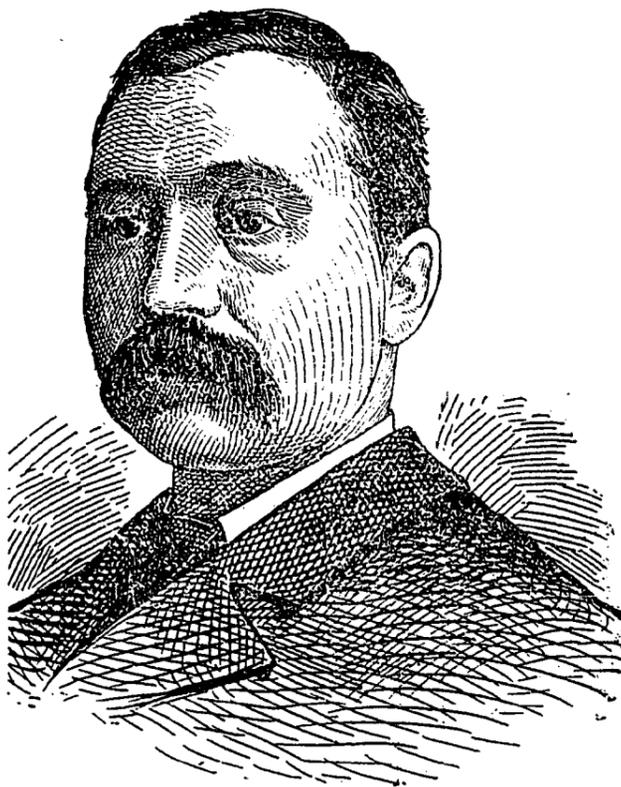
disait dernièrement que, sur certains points, l'Albani est supérieure à la Patti. Cette dernière a, peut-être, le sentiment artistique plus développé que sa rivale ; mais notre diva est une musicienne *di primo cartello* ; c'est la cantatrice par excellence pour l'interprétation des chefs-d'œuvre des grands maîtres.

La liste de ses éclatants succès est immense et ils lui ont valu une réputation universelle moins tapageuse, mais de meilleur aloi que celle des autres étoiles qui brillent au firmament musical.

" De Part pur et vrai, vaillante prêtresse,
" C'est la charmeresse
" Au large talent. Et l'on cherche en vain
" Étoile qui peut éclipser la sienne...
" C'est une harpe éolienne
" Vibrant sous un souffle divin."

Pardonnez-moi ces vers boiteux ; le fond vaut mieux que la forme et ils s'appliquent merveilleusement bien à notre compatriote, Albani, la reine du monde musical dont le génie transcendant se prête avec tant de souplesse aux innovations de nos compositeurs modernes.

LÉON FAMELART.



M. J. R. SAVIGNAC

Ce n'est ni d'un prince de la science, ni d'un artiste, ni d'un grand capitaine que nous avons à faire le portrait.

Ce qui, aujourd'hui, met en relief M. J. R. Savignac, c'est simplement sa qualité de combattant redoutable pour son adversaire dans la prochaine lutte électorale du quartier St. Louis.

Qu'on veuille bien croire que nous ne sommes pas plus partisan de M. J. R. Savignac que de M. Michel Laurent. Tous deux ont à leur actif des bonnes notes qui militent en leur faveur. Si le dernier, depuis plus de douze ans échevin, est appuyé par son passé ; le premier l'est par les promesses que donnent ses succès, sa vive intelligence, le grand intérêt qu'il porte au bien-être de ses concitoyens et au progrès de la ville de Montréal.

Il nous paraît évident que les habitants de cette ville en général—ceux du quartier St. Louis en particulier,—ont intérêt à connaître les hommes qui aspirent à les représenter au conseil municipal. M. Laurent est déjà bien connu ; mais M. Savignac, quoique très populaire, n'a jamais attiré, d'une manière spéciale, l'attention du public.

Nous esquisserons donc sa vie à grands traits.

M. J. R. Savignac naquit à Berthier, en 1849. Il est le fils de modestes cultivateurs. Après avoir fait à l'École Normale Jacques Cartier, de rapides et brillantes études, il fut nommé, tout jeune encore, principal de l'Académie de St. Césaire. Plus tard, ayant fait de complètes études commerciales sous la direction d'habiles professeurs, il occupa avec succès différents emplois de teneur de livres, jusqu'au moment où M. F. Drapeau, marchand de ferronnerie et de ferblanterie, qui avait

remarqué ses capacités peu communes, l'attacha à son établissement en qualité de comptable.

Trois années des précieux services de cet esprit lucide et pratique, possédant à un suprême degré l'intelligence de la finance unie à de rares sentiments d'honorabilité et d'intégrité, firent comprendre à M. Drapeau qu'il était de son intérêt de l'associer à son commerce.

En peu de temps, la maison Drapeau et Savignac se ressentit grandement de l'unjon de ces deux hommes expérimentés et, aujourd'hui, elle occupe un des premiers rangs parmi les établissements de son genre.

M. Savignac, sans être un Crésus ou un Vanderbilt, jouit, cependant, d'une respectable fortune.

La richesse est une recommandation quand, comme dans le cas de M. Savignac, elle a été acquise par un travail énergique ; elle est, de plus, un gage d'intelligence.

Le candidat à l'échevinage dont nous nous occupons possède des idées larges, une solide instruction et un grand sens pratique qui, unis à son indépendance de caractère et de fortune, le rendent apte à remplir dignement la charge qu'il désire.

Ajoutons, ce qui ne gêne rien à l'affaire, que M. Savignac est un homme plein d'énergie et d'activité ; que les pauvres connaissent bien sa générosité et que ses nombreux amis vantent son affabilité et sa courtoisie.

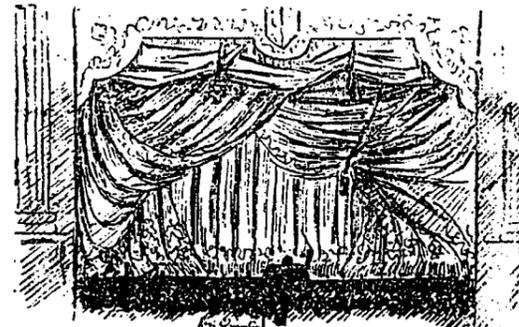
M. Savignac, au conseil, ne serait pas un échevin soliveau, si nous en jugeons par la carrière qu'il a parcourue, et nous le croyons capable de faire de grands sacrifices de temps et d'argent, dans l'intérêt de ses électeurs.

Il a, nous assure-t-on, de nombreuses chances de remporter la victoire.

LÉON FAMELART.

Nous publierons, la semaine prochaine, la biographie silhouette de notre futur maire : M. Jacques Grenier.

REVUE THEATRALE



Le grand succès de la saison est, après la tournée Coquelin-Hading, celle de Mme Albani. Notre ville a eu rarement la chance de recevoir à si court intervalle deux étoiles de première grandeur :

Nous avons vu le maître de la comédie et la reine du chant. Pour que notre veine soit complète, il ne nous manque plus que d'entendre le Palma moderne : Mounet-Sully.

Mais, hélas ! il ne songe guère à traverser les mers.

Mme Albani, l'illustre cantatrice, a été dans ses deux représentations, l'objet d'une véritable ovation. Mais, quel orgueil ! quel style ! quelle science. Notre *fauvette* est plus en voix que jamais ; les années n'ont pu altérer la pureté de ses accents. Elle a su donner aux moindres phrases musicales une puissance d'émotion extraordinaire. Elle a chanté avec une pureté de style et une intensité d'expression qui ont provoqué dans l'auditoire une sorte de frémissement. Sa voix superbe se prête avec une admirable souplesse, à tous les genres d'expression.

Melle Grace Damian, contralto, ancienne élève de Mme Sainton-Dolby, une des meilleures cantatrices d'Angleterre, a obtenu une ample moisson de bravos.

M. Barrington Foote, baryton et le ténor Massini, deux artistes de talent, ont secondé on ne peut mieux notre célèbre diva.

La partie instrumentale a été, comme tout le reste excellente.

Nous ne ferons pas l'analyse des morceaux chantés dans ces deux concerts, dont les *dilettanti* se souviendront longtemps, les journaux quotidiens en ayant parlé longuement déjà.

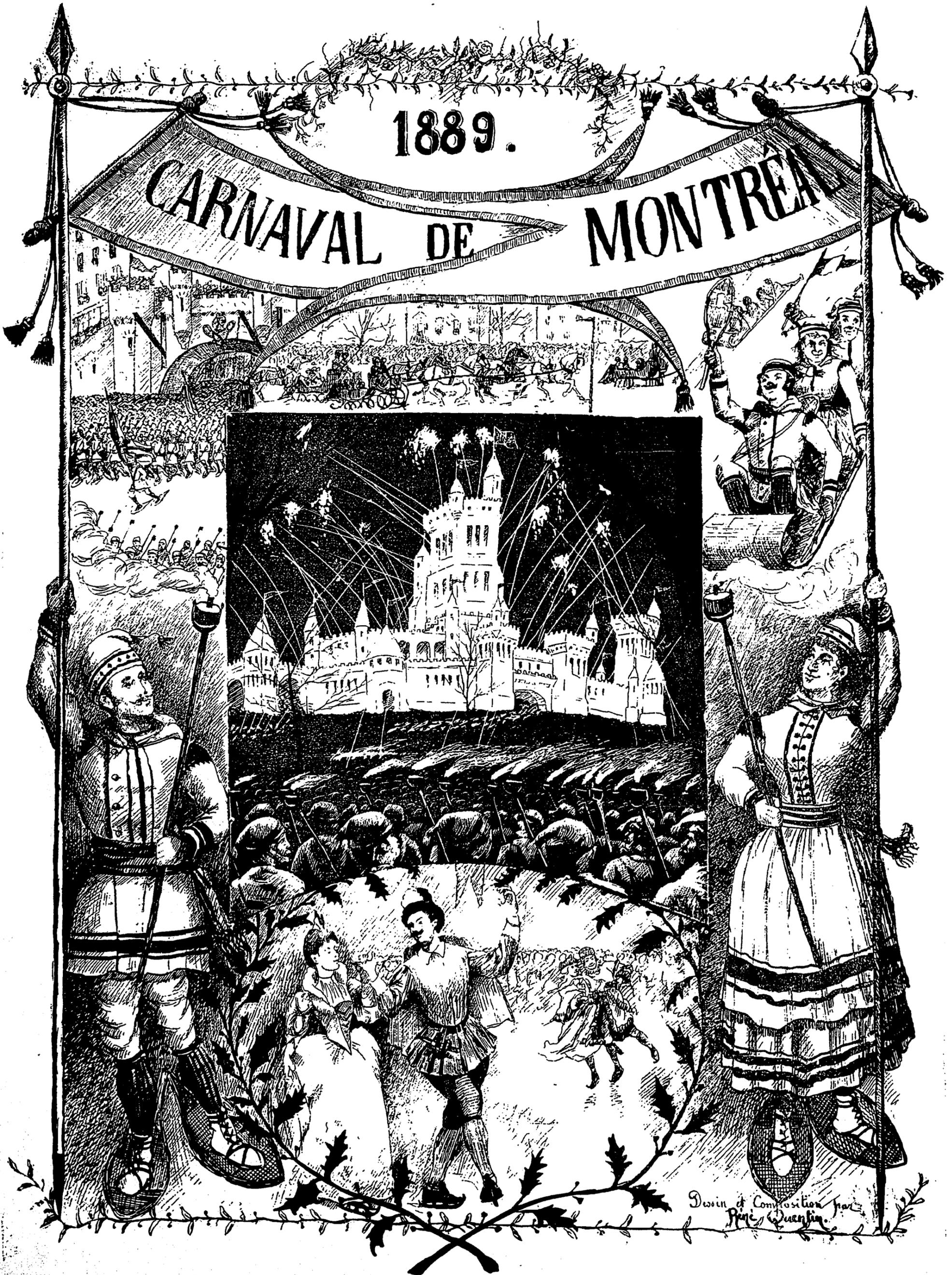
Il est bien regrettable que nous ne puissions retenir parmi nous des artistes de la valeur de ceux que nous venons d'entendre ; mais nous ne pouvons guère nous en plaindre, car la faute en est à nous-mêmes : Les artistes ne vivent pas seulement de l'air du temps et, après un certain séjour dans la métropole du Canada, ils seraient forcés de se mettre à ce régime.

Nous préférons donner nos écus aux cabotins yankees.

LORGNETTE.

1889.

CARNAVAL DE MONTREAL



Dessin et Composition par
P. Quantin

JOYEUSÉTÉS DES TEMPS.



En ce moment, l'attention du Tout-Montréal se concentre sur les questions carnavalesques.

Le vent qui souffle à travers la montagne fait joyeusement tintinnabuler les grelots de Momus, dont le carillon se mêle à celui des traîneaux emmitoullés de fourrures, glissant avec vélocité sur la neige durcie.

On se prépare avec ardeur pour les *sopees*, les festins, les douces *beuveries* et les pirouettes délicates. Je connais plus d'une gentille damoiselle qui, à huis clos, s'exerce depuis quinze

jours à la valse entraînante et même au *step* irlandais énervant.

Le magicien Thackeray a achevé son œuvre : Sur la place Dominion, un château-fort d'apparence cristalline

" Dont les créneaux touchent le ciel,"

s'élève en face du Mont Royal aux flancs chenus.

Cet étincelant monument, dont l'aspect est à la fois gracieux et imposant, semble être la réalisation d'un rêve chimérique, et l'on serait porté à le croire habité par quelque châtelaine invisible, si l'histoire ne nous avait pas appris que ces dames sont généralement très frileuses.

Et cependant, que de pauvres diables errant la nuit, les pieds enneigés, sous la grande coupole éthérée, par leur vaste chambre sans muraille, feraient avec joie élection de domicile dans ce château glacial !

Le pauvre Gavroche, ce prototype du voyou de Paris dont Victor Hugo fait le portrait dans les *Misérables*, se contentait de moins, lui qui avait établi ses pénates et installé ses dieux lares dans le corps d'un éléphant titanesque en plâtre menaçant ruines.

— Il faut qu'un homme qui rêve de transformer le château de glace en maison d'habitation ait l'esprit joliment biscornu ! diront les pessimistes.

— Biscornu, vraiment ? Ceux qui, jadis, parlèrent de la locomotion à la vapeur, du téléphone et du phonographe, furent également qualifiés d'esprits biscornus : C'est ainsi que les gens à superficiel intellect accueillent toute innovation.

Les trainards qui, à la fin du dix-neuvième siècle, n'ont pas d'idées plus transcendantes que les Macrobiens, devraient épousseter leur cervelle poussiéreuse avant de juger les questions du jour.

Ce n'est pas à eux que je m'adresse en disant que mon idée mérite considération ; mais bien à ceux qui poussent à la roue du progrès.

Qu'on y songe bien : A une certaine époque la pierre deviendra rare et chère. En ce temps-là, la température sera considérablement refroidie ; mais pas assez, cependant, pour que, par suite de quelque coup de soleil, la glace ne redevienne pas eau.

Quels matériaux emploiera-t-on alors pour la construction ?

Cette question, dans dix ou vingt mille ans, sera brûlante d'actualité.

Songez-y bien ! Ne soyons pas égoïstes ! Créons à la pierre un avantageux concurrent. Que sous les crânes d'ivoire de nos vieux savants, les fibres de l'invention travaillent à la découverte d'un moyen pour préserver la glace de la fonte.

Et la question sera résolue. Et du fond de nos mausolées nous n'aurons pas à gémir sur les souffrances de notre postérité.

Frères, il faut y songer !

Quels revenus, d'ailleurs, notre pays fertile en eau solidifiée ne retirerait-il pas de cette magnifique découverte !

Durant les chaleurs estivales, le château de glace serait un lieu paradisiaque qui, transformé en hôtel, attirerait à Montréal une foule d'étrangers.

Et quel avantage pour les harpagnons, qui pourraient aller s'y rafraîchir sans bourse délier.

Impossible de trouver une institution qui mérite mieux l'encouragement des prohibitionnistes, car quelle concurrence aux mastroquets serait plus efficace que celle-là ?

Le château de glace d'été donnerait aussi un immense soufflet à l'Armée du Salut, dont le principal passe-temps est la propagation, à son de tambourin, de la tempérance, et je suis certain qu'elle ne ferait plus de prosélyte ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, ni même parmi les échevins.

Tout le monde deviendrait, *subito, tertotalee*.

Ça serait on ne peut plus édifiant.

Frères, songez-y profondément !

* * *

On a pu dire avec raison, jusqu'à aujourd'hui, que l'art dramatique n'a pas de frontières. De par l'omnipotent égoïsme des Yankees, cet adage devra, probablement, bientôt être biffé.

Les Américains sont des protectionnistes à outrance ; véritables moutons de Panurge, les représentants de tous les genres de *business* des Etats-Unis on demandait la protection, les uns après les autres.

Un seul était resté coi : l'acteur.

Mais pour rattraper le temps perdu, le voilà qui se met à bêler de toute la force de sa large poitrine habituée à l'éclat tonitruant des drames de facture américaine.

Et quand l'istrion Yankee bêle, braille ou crie, il faut l'entendre ou se crever le tympan.

Le Congrès sera tenu de lui donner une réplique satisfaisante.

Chose triste à dire : Figurez-vous que le public des Etats-Unis ne comprend pas ses *artisses* ou qu'il les dédaigne ! Les *queux imbéciles*, pour nous servir de l'expression de M. Antoine, prennent d'assaut les salles quand une troupe étrangère est sur la scène, et les pauvres incompris en sont réduits à jouer devant des banquettes vides.

Triste ! n'est-ce pas ?

Aussi pour remédier à cet inconvénient funeste pour leur gousset, ils ont résolu de fermer leur pays à leurs confrères d'Outre-Mer. Ils ne feront exception que pour les phénomènes dramatiques.

Voquez-vous d'ici le joli tableau : Sarah Bernhardt jouant dona Sol avec un Hernani yankee ? Quelle idée saugrenue, bien digne de la grossièreté de sentiment artistique de nos voisins !

" Chacun pour soi et Dieu pour moi seul," telle devrait être la devise des Yankees.

Avec l'infinitésimal talent que possède le meilleur de ces cabotins, ils ont le toupet de jouer en plein Paris des drames de Shakespeare. Le public va les voir par curiosité, comme on va à la ménagerie pour considérer les singes qui grincent, grimacent, gambadent et s'épucent.

Et cependant, en Angleterre on leur ouvre les portes à deux battants. Ici, nous avons la simplicité de les applaudir : — Faute de grives on mange des merles.

Ainsi, malgré leur infériorité remarquable, on les accueille partout et eux — ô *selfishness* ! — veulent avoir le monopole de l'abrutissement des masses par leurs spectacles sans queue ni tête !

All right, messieurs les acteurs yankees, fermez vos portes au nez des artistes étrangers ; mais attendez-vous à vous voir, un jour ou l'autre, relégués dans votre trou, en tête-à-tête avec vos fous noirs et vos banquettes vides.

LÉON FAMELART.

C'EST PAS MALIN !

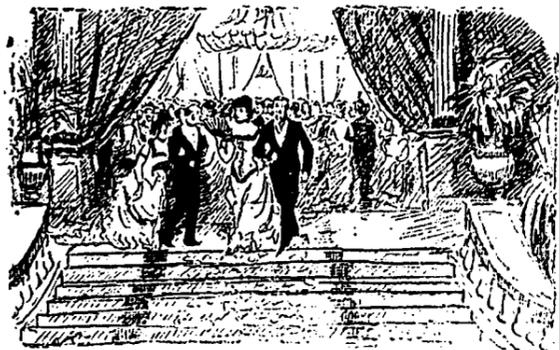


Air que l'on voudra (c'est indiqué !)

C'est pas malin d'faire une Revue,
Y a qu'à collectionner des faits divers
Et les potins entendus dans la rue,
Dans les théâtres et les nombreux concerts.
On peut aussi parler de politique,
D'la Tour Eiffel et d'monsieur Boulanger,
D'Jacques Grenier, l'conseiller mirifique,
Du carnaval et d'son palais glacé
Et puis enfin, pour être "caviar,"
Comme on doit voir les ceus's qu'est dans l'mouvement,
C'est évident qu'il faut commencer par
Aller interviewer le Président !

WILLIAM PITON.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Le 31 janvier, il a été donné, à Ottawa, un grand dîner d'Etat, à l'occasion de la réouverture du Parlement fédéral. Brillante société. Discours éloquent, comme de coutume, et menu exquis.

* * *

Le grand bal carnavalesque aura lieu au Windsor. La société sera des plus *select*.

Leurs Excellences Lord Stanley de Preston et Lady Preston, qui, décidément vont devenir on ne peut plus populaires, seront présents.

Il se prépare, dit-on, des merveilles de toilettes féminines.

* * *

Un mariage fashionable est à l'horizon. Il s'agit d'un fils d'Esculape de cette ville et d'une jolie brunette de la rue Sherbrooke. Melle... (?)

Quelle est donc ce mystère ? *Air connu*.

* * *

Autre mariage fashionable, tout à fait consommé, celui-là :

M. Belmont, jeune avocat distingué d'Ottawa, a épousé Melle Shehyn, fille de l'honorable Trésorier de la province.

* * *

Vite ! vite ! les amoureux : bâchez prestement vos affaires, car le Carême arrive à grands pas !

* * *

Le 22 janvier a eu lieu le grand banquet annuel des entrepreneurs.

Excellent menu, grand succès, pour ne pas déroger de l'habitude de cette puissante association.

* * *

Le 24 janvier, le lieutenant-gouverneur Angers a tenu un "At Home" à Spencer Wood. C'est le premier, depuis sa dernière maladie. La réception a duré de trois à cinq heures et durant tout ce temps, une longue file de voitures occupaient les chemins entre la cité et la résidence gouvernementale. Musique magnifique. Société très nombreuse. Toilettes exquises.

* * *

M. ***, avocat très connu, est en bisbille avec son épouse. La législature aura peut-être à prononcer le divorce si, comme il faut l'espérer, les querelles ne s'apaisent pas. Allons ! un bon mouvement des deux côtés !

* * *

Un scandale en perspective :

Un homme politique, qui tient deux maisons montées en cette ville, est menacé de poursuite par un fournisseur, pour comestibles livrés à la deuxième maison. Si la chose ne s'arrange pas, il y aura de piquantes révélations.

* * *

A New-York, on a vu dans un bal le plus fashionable de la saison, des messieurs portant culotte courte et bas de soie noire. Madame Cornelius Vanderbilt a demandé à ces mêmes messieurs de paraître dans ce costume à son bal.

Ça à tout l'air comme s'il était pour se faire une réforme dans l'attifement masculin !

Pourvu que nous ne retournions pas aux costumes multicolores et efféminés de l'ancien temps !

MASQUE DE VELOURS.

BON MARCHÉ

LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand et le plus volumineux de tous les journaux illustrés publiés en langue française et c'est le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

CARNET D'UN BOHÈME

Comment on fonde un journal sans un sou.—Exécution d'un actionnaire.—La cause d'une série de caricatures.



En 1877, la Parque ne tissait pas mes jours avec des fils d'or et de soie. Il ne sortait de sa navette que le coton le plus pauvre et le plus nouveau. Cela faisait pitié, quoi.

Après avoir été boulonné sur un lit pendant six mois par un rhumatisme inflammatoire, on ne rentre pas dans la circulation avec une bourse pléthorique, surtout lorsqu'on n'a pas le privilège d'émerger au budget d'un gouvernement ou d'une grande corporation.

J'avais repris mes travaux comme reporter à la *Minerve* pendant les cinq années de grande noirceur dans son ciel politique. A ce métier, je ne gagnais alors qu'une maigre pitance et il va

sans dire que je ne secouais jamais sur le parquet de la banque d'Épargne la poussière de mes sandales.

J'étais encore à l'âge des illusions et j'avais des rêves plaqués en or lorsque je songeais à l'avenir.

J'avais une dose de philosophie assez forte pour faire face au guignon et jamais l'ange du désespoir ne m'a effleuré de ses ailes. Un jour je me dis : *Sursam corda*. Ho ! un coup de cœur.

Quand on n'a pas de numéraire il faut entreprendre quelque chose. Ma pensée se reportait au début d'Horace Greely et d'autres journalistes célèbres des États-Unis qui s'étaient élevés des casses de la typographie jusqu'au fauteuil éditorial.

Je finis par me dire : Je fonderai une feuille comique à Montréal. J'aurai des actionnaires, et j'agirai envers eux comme les grands spéculateurs.

Je les fourrerai dedans. Ma conscience n'était pas de caoutchouc : je voulais l'étirer, mais, bernique ! elle craqua dans un de ses plis destinés à recevoir des vers rongeurs.

Comme elle ne voulait pas signer avec moi des articles de capitulation, je la ramenai à la raison en lui disant : Oui, mes actionnaires seront fourrés dedans, mais je serai assez franc pour les prévenir. Je leur avouerai qu'ils ne reverront plus leur argent en espèce monnayée, et je m'engagerai solennellement à les rembourser en belles paroles, en monnaie de singe, quoi ! Mon plan fut aussitôt dressé.

Il me fallait quarante dollars pour lancer le journal, c'est-à-dire pour combler tout déficit qui pourrait se produire dans le premier mois de son existence. Si je réussissais à faire gober un canard au public pendant quatre semaines, l'abonné deviendrait assez goulé pour s'en repaître pendant plusieurs années. Je décidai que les \$40 qu'il me fallait seraient divisées en 20 actions de \$2 chacune. Les actionnaires me prêteraient leur argent à fonds perdu, sans intérêt.

Je les dédommagerais en leur donnant des annonces ou des abonnements jusqu'à concurrence du montant de leur action. Au cas où je ferais un four, l'action serait nettoyée et j'en serais quitte pour avoir rédigé un journal pour le compte du roi de Prusse.

Je laissai mijoter mon projet pendant une nuit dans la poêle de la réflexion, après l'avoir arrosé avec la sauce savoureuse de l'espérance.

Le lendemain je le servais chaud.

Après une course de deux heures à travers les magasins et les bureaux dans un périmètre d'un demi mille du palais du justice, je palpais les \$40 que je convoitais. Je n'avais nulle part essayé un refus.

Le boniment que j'avais débité aux actionnaires d'après le programme que je m'étais tracé, avait eu un succès bœuf. Tous avaient consenti gaiement à perdre leur petit capital dans l'entreprise.

Les quarante dollars étaient pour moi le Pactole dans lequel devait barboter les canards pendant dix ans.

Je ne perdis pas une minute. Je m'abouchai avec des typographes, un dessinateur et un graveur sur bois et huit jours plus tard le premier *Canard* prenait son essor des ateliers de la *Minerve*.

Comme le secret d'ennuyer est celui de tout dire, je me bornerai à vous donner, aujourd'hui, quelques notes sur des incidents qui ont marqué le début de la feuille comique.

Mes vingt actionnaires appartenaient à des partis politiques différents et nécessairement je devais affecter la plus stricte indépendance dans ma rédaction.

Le numéro prospectus du *Canard* parut le 4 octobre, 1877, mais tout ne devait pas être rose dans les premiers mois de son existence.

Le journal allait son petit bonhomme de chemin, lorsqu'un jour néfaste, les vendeurs et les porteurs de *Canards* vinrent assiéger le bureau de rédaction.

Ils parlaient, ni plus ni moins, que de "boycotter" la gazette s'ils n'obtenaient pas ce qu'ils demandaient, *horresco referens* ; je frémis rien que d'y penser. C'était la tête d'un de mes actionnaires. Si sa binette ne paraissait pas dans le prochain numéro, il fallait compter sur la moitié de la vente dans les dépôts et les vendeurs devaient diminuer leurs commandes dans la même proportion.

J'essayai vainement de raisonner avec les vétérans de la bandede, c'était pour eux un parti pris. Avant de m'avouer vaincu, je demandai quelques jours de délai.

Je caressais alors l'espoir de racheter à prime l'action de l'édile dont le peuple me demandait la tête.

Le soir du même jour, le conseil siégeait dans l'ancien hôtel de ville.

J'y rencontrai l'échevin que je cherchais. Je l'entraînai dans un coin de la salle des comités et j'épuisai une mine de diplomatie, de ruses et d'astuces les plus machiavéliques pour l'induire à me vendre son action dans le *Canard*. J'allai jusqu'à lui offrir \$3, c'est-à-dire 50 pour cent de prime. Je montai le *Canard* à la hauteur du gaz et des chars urbains, sans aucun résultat.

L'actionnaire persistait dans son refus et repoussait les banknotes que je lui présentais.

—Pourquoi, dit-il, tenez-vous tant à ce je me départisse de mon action ?

—La raison en est fort simple, lui répondis-je. Le journal cessera d'exister si je ne donne pas votre caricature au faubourg Québec.

—J'y consens, répliqua-t-il, mais allez-y en douceur.

—Que la volonté du peuple se fasse et non la mienne !

Deux vignettes parurent dans les quinze jours qui suivirent cette convention. La première représentait une scène d'élection où l'édile en question jouait un rôle ridicule : la deuxième inspirée par la victime de la caricature, décochait un trait acéré contre le politicien qui lui avait fait jouer un mauvais rôle.

La publication des ces charges avait eu pour effet de doubler les recettes du petit journal, et personne n'en fut fâché, pas même l'actionnaire attaqué.

Quelques semaines plus tard, une guerre aussi acharnée que celle des Romains et des Carthaginois, une haine qui brûlait le cœur comme celle des Montaigu et des Capulet, éclata entre le *Canard* et l'échevin.

Cet échevin, ou plutôt cet ex-échevin, tout le monde le connaît. C'était M. Charles Thibault, contre qui je n'ai plus aujourd'hui la moindre rancune.

Voici en quelles circonstances l'échevin, lui-même, ouvrit les portes du temple de Janus, pour ne les refermer qu'après dix ans.

On disait dans le temps un changement dans le tracé du chemin de fer du Nord, que le gouvernement de Québec voulait faire passer par Terrebonne.

Une assemblée nombreuse des électeurs de la division Est était réunie dans la salle du marché Bonsecours pour entendre l'honorable M. Taillon qui devait expliquer la politique ministérielle.

Comme reporter de la *Minerve* j'avais reçu instruction de n'attacher aucune importance aux discours des orateurs excepté à celui du député local. L'assemblée était sur le point de se disperser et j'opérais mon *exit* de la salle, lorsque l'échevin Thibault m'informa qu'il allait haranguer la foule, et que je devais prendre des notes sur son discours. Il était près de minuit. J'avais plein le dos des discours de la soirée et je savais que les colonnes de la *Minerve* allaient extravaser la matière. Je répondis sèchement : Vous pouvez vous fouiller pour un rapport.

Une seconde après je m'étais volatilisé dans la salle et je gagnais le bureau de rédaction au pas gymnastique.

Le lendemain, l'échevin froissé de ne pas voir son discours *in extenso* dans la *Minerve*, disait à qui voulait l'entendre, que j'étais un serpent que le parti conservateur réchauffait sur son sein (*sic*) et qu'il allait faire signer par le Club Cartier et les ministres locaux, une requête aux propriétaires du journal les priant de me donner ma feuille de route, etc. La montarde métrée montée au nez. J'entraî dans le chapitre des explications avec mes patrons qui me donnèrent gain de cause et carte blanche pour publier dans le *Canard* ce que bon me semblait.

Alors... vous m'entendez bien, j'en profitai, et dans le *Canard* c'était *vide pedes*.

H. BERTHELOT.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

LE NOUVEAU BOURREAU.



Si, cette semaine, l'illustration satirique et humoristique est nulle, ce n'est pas parce qu'il y a disette de sujets. Certes, non ! car ils foisonnent. Cette lacune est due au manque d'espace, espace que se sont appropriés le carnaval, le grand *topic* de la semaine, et l'abondance d'avis qu'exige un premier numéro de journal.

Des sujets de critique ? Mais il y en a "en veux-tu, en voilà !" Ils grouillent comme les écus dans la poche d'un banquier, comme la vermine sur la tête

d'un vieux *tramp*. Notre crayache ne pourrait les atteindre tous. La politique en déverse et les rues en sont pleines.

Pas n'est besoin de posséder une trompe immense pour en prendre avec le nez autant qu'avec une pelle dans les grandes usines politiques d'Ottawa et de Québec, ainsi que dans celle qui avoisine le Champ de Mars, mais qui ne fait pas face au Château de Ramcay.

Des sujets ? Mais j'en aurais à toutes sauces. D'ailleurs, le peuple, celui de Montréal, en particulier, commence à en avoir plein le dos des *hoodlers* et des girouettes qui tiennent ses destinées dans leurs mains de prestidigitateurs. Il est fatigué des soliveaux, des partins ou des perroquets qui encombrant ses usines qu'un poète évidemment incompris a qualifiées, je ne sais pourquoi, de "Temples de nos destinées ;" il est fatigué, dis-je, de ces bonshommes en pain d'épice, dont la principale besogne est d'entraver par leur ignorance le Progrès dans sa marche.

Les exigences des partis et des meneurs ténébreux doivent disparaître pour faire place à l'absolue volonté du peuple qui désire des représentants dont l'intellect ne soit pas empêtré dans une toile d'araignée, et dont le but soit parfaitement clair et honnête.

Oui, le peuple est fatigué et il veut sévir. Il va remuer ses larges épaules sur lesquelles tant d'exploiteurs se sont juchés, et ceux qui en dégringoleront seront livrés au nouveau bourreau qui les clouera au pilori.

Gare aux girouettes qui n'ont pas le pied plus solide que la tête ; gare aux *hoodlers* qui se sont fait des sacs dont le poids les aplatira, car je m'acquitterai consciencieusement de la tâche de bourreau qui m'a été accordée.

JEAN CRAVACHE.

FAITS D'HIVER :

(Faits divers)

Afin d'avoir, à la fin de l'année, un memorandum complet, nous avons noté brièvement les faits les plus importants, à partir du 1er janvier.

JANVIER

1. Un statisticien consciencieux a calculé que, ce jour-là, la fourmule "Je vous la souhaite bonne et heureuse," a été prononcée 199,789,577 fois dans tout le Canada, Nord-Ouest inclus.

L'empereur Guillaume prédit la paix en 1889.

Décès du Dr Crevier.

2. On commence la construction du château de glace.

3. Annulation de l'élection de M. Goyette, député de Laprairie. MM. McShane et A. Bourrassa sont déclarés privés de leurs droits politiques pendant sept années.

9. Décès de M. Lesage, surintendant de l'aqueduc. Ouverture du parlement de Québec.

14. Le maître Chander essaye de tuer le surintendant des chars d'ortoirs du Pacifique.

15. Décès de Joe Beef.

16. M. Neveu, libéral, est élu à Joliette.

19. Décès de M. Couvrette, doyen des pilotes canadiens.

22. Collision de trains à la pointe St Charles. Une personne tuée et six blessées.

24. Arrivée de Mme Albani.

Ouverture de la session législative d'Ontario. Réélection de M. Goyette à Laprairie.

25. Première représentation de Mme Albani.

27. Election de Boulanger à Paris.

29. Deuxième représentation de Mme Albani.

LES TABLETTES DU DOCTEUR.

AVIS SALUTAIRE POUR L'ENTRETIEN ET CONSERVATION DE LA SANTÉ.

Voulez-vous savoir, cher lecteur, les bons conseils que donnait un nommé Roullin, de Paris, en 1649 ?

Oui, n'est-ce pas ?

Vous n'en serez, du reste, pas fâché.

Et puis il n'y a que quatre-vingts vers, et vous en connaissez quelques-uns.

Ces vers, que nous trouvons dans le *Journal d'hygiène*, qui, à son tour, les doit à l'obligeance du savant bibliothécaire adjoint de la Faculté de médecine, M. le docteur Corlieu, ne possèdent pas précisément le charme de ces poésies douces et mélancoliques qui vous font rêver ou dire : " C'est charmant ! " Ils sont souvent un peu crus, quelquefois même salés, mais, dans ce cas, ils ne manquent pas de sel et ils n'en ont que plus de goût.

Sur ce, commençons :

Avant que de sortir de ta couche,
Tousse, crache et te mouche ;
Prends ta robe et, pour estre chaud,
Du lit au feu ne fais qu'un saut.
Te peigne, te brosse et te frotte ;
Des yeux, du nez, oste la crotte,
Frotte aussi tes lèvres, tes dents,
Et par en dehors et par en dedans ;
Avant que rien en ton corps entre,
Vaide ta vessie et le ventre ;
Après avoir purgé tes reins,
Lave ta bouche avec tes mains ;
Tiens chaud les pieds comme la teste,
Et vis, au demeurant, en beste.
Estant levé de bon matin,
Prends un peu de pain et de vin ;
Si le temps rit, sors de bonne heure ;
S'il pleure ou soupire, demeure.
En ton promenoir, de grand jour,
Prévien le chaud par ton retour.
Lorsque le froid est redoutable,
Le dos au feu, le ventre à table,
Autant en hyver qu'en esté,
De bons potages de santé,
Beuf, veau, mouton, bonne volaille,
Viell lard salé pour la canaille.
Quant au meilleur du plus grand coust,
La fréquence en oste le gout ;
Après avoir remply ta pause,
Ou l'exercice ou l'abstinence.
Souviens-toy de ne faire pas
En mesme jour deux grands repas.
Prends le vin frais, chaud le potage ;
Ne mange guère de fromage,
Ny jamais rien sans appétit
Dont tu dois garder un petit.
Peu de boudin, moins de saucisse ;
Peu de vinaigre et moins d'épice.
Aux jours maigres du poisson gras,
En chacun d'eux un seul repas.
Au soir des œufs de si jeune âge
Que leur jaune dans son lait nage ;
N'avale rien qui ne soit cuit,
Peu de salade et peu de fruit ;
Avec chaque dent machelière
Fais la digestion première.
Et, pour y prendre du plaisir,
Donne à tes dents quelque loisir.
Bois avec soif, mange avec faim,
Ne te saoule jamais de pain,
Ny de rien alors que tu soupes ;
Laisse les ragoust et les soupes,
Après disner demeure coy,
Après souper promène-toy :
Au matin, les monts, les paysages,
Au soir, les ruisseaux, les ombrages.
Pour conserver ton estomac,
N'use pas souvent de tabac ;
N'y mets guère de confiture,
Ne souffre chaleur ny froidure.
Et pour rendre ta vie heureuse,
Hante société joyeuse.
Après midi point de sommeil
Après minuit point de réveil :
Que l'eau tiède lave ton corps :
La chaude, tes pieds pour les cors ;
La fraîche aux mains, point à la teste,
Ce pendant que bain s'appreste.
Rafraichis-toy quand tu l'attends,
Et dans l'eau ne tremble longtems.
Ne retiens ny vent ny matière,
Ny par devant ny par derrière ;
Evite seroin et brouillards,
Vent, neige et soleil de mars.
De jour assis quand tu sommeilles,
Ne fais jamais de grandes veilles :
Quand tu dois prendre ton repos,
Ne te couche point sur le dos ;
Et pour ne point troubler ton centre,
Ne te couche pas sur le ventre,
A l'ombre, au frais quand il fait chaud,
Nul effort, ny course, ny saut ;
Fuis querelles, procès et presse,
Peu de soin et moins de tristesse ;
Loin de toy, pour vivre bien sain,
Apothicaire et médecin.

DR ROULLIN.

Décidément ce bon docteur ne prêchait pas pour sa paroisse.

Car ce ne sont pas les médecins de notre temps, ni leurs complices les pharmaciens, qui diraient ces deux vers :

" Loin de toi, pour vivre bien sain,
Apothicaire et médecin. "

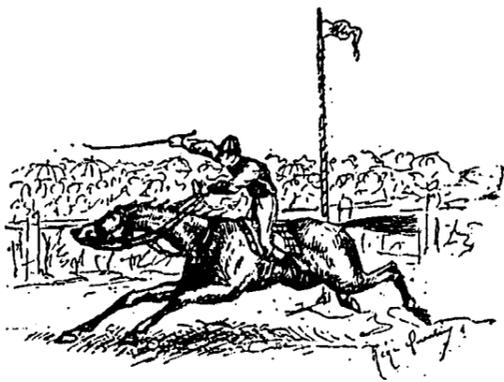
Qu'en pensez-vous, Messieurs les poitrinaires ?

Brave Roullin, je vois d'ici sa tête,
S'il revenait, sur sa vieille planète.

Excusez du peu.

WILLIAM PITON.

ECHOS DU SPORT



COURSES CARNAVALESQUES

On espère que les courses du carnaval obtiendront un succès inusité en Canada. Les propriétaires des meilleurs chevaux de Boston, New-York, Chicago, etc., ont demandé leurs entrées.

Le montant des prix qui seront décernés est de \$3,000, réparties comme suit :

Mardi, 5 février :—1er prix de \$300, classe de trois minutes. 2me prix de \$400, classe de 2.30. 3me prix, de \$200, ouverte à tous les ambleurs.

Mercredi, 6 février :—4me prix de \$250, pour les chevaux de bouchers et d'anbergistes. 5me prix de \$300, classe de 2.40. 6me prix de \$150, pour poulains de 4 ans et plus jeunes.

Samedi, 9 février :—7me prix de \$300. Course de cinq milles. 8me prix de \$250, course nommée. 9me prix de \$100, course des cultivateurs. 10 prix de \$750, pour tous les chevaux trotteurs.

—Environ cinquante curlers Manitobains visiteront Montréal durant le carnaval.

—Un cheval de 5 ans (2.20 1/4), Hinder Wilkes, de Red Wilkes et Lady Ahmont, a été vendu \$10,500, à M. F. C. Fowler, de Madus.

—A Cuba, le base-ball devient de plus en plus à la mode. L'engouement est si grand pour ce noble jeu que les Cubains délaissent les combats de taureaux quand il y a en même temps une partie de base-ball.

—Un marcheur nommé Green, de Southampton (Angleterre), a entrepris une marche de 5,100 milles. Il se propose de dévorer cet espace en 100 jours.

—Ernest Carill, fils du professeur Carill, de Brighton, qui a fait la traversée à la nage, de Dover à Calais, il y a quelques années, va entrer en lisse contre Joey Nuttal pour un enjeu de \$1,000.

PIGEONS ET ABEILLES.

Un agriculteur de Hamme (Westphalie), qui est conjointement amateur de pigeons, a parié que des abeilles, déposées par un beau temps à une distance de deux milles et demi de Hamme, et lâchées au même instant, avec des pigeons voyageurs déposés à la même place, seraient plus vite à leur rucher que les pigeons à leur colombier. 12 pigeons et 12 abeilles furent lâchés à Rhynern, village situé à trois milles de Hamme. Pour bien reconnaître les abeilles, on les avait roulées dans la farine. Tous les parieurs se tenaient devant le rucher d'où ils pouvaient surveiller en même temps le colombier. Le pari a été gagné par l'amateur d'abeilles. La première abeille arriva un quart de minute avant le premier pigeon ; trois autres abeilles arrivèrent avant le second pigeon, et le reste des deux troupes de voyageurs aériens rentra ensemble quelques instants après.

M. DU TURF.

MASQUES EN RÊVE !

C'était samedi de la semaine dernière. L'histoire est donc toute d'actualité.

Je venais de rentrer dans mon gîte, au premier en descendant pour les habitants de la lune.

Harrassé par les fatigues essayées durant les six jours de travail ordonnés par l'Eglise, je m'étais jeté sur mon canapé où bientôt Morphée m'enlaça dans ses bras. Le dieu du sommeil n'étant pas bien disposé envers moi, ce soir-là, ne m'endormit qu'à moitié. Mon sommeil était plein de cauchemars ; je rêvais de choses horribles.

Huit heures venaient de sonner à l'Hôtel des Postes.

Tout à coup, des bruits que je ne puis m'expliquer entrecoupaient mon rêve. Il me semble comprendre que quel'un vient d'escalader les cinquante marches qui me séparent du sol. On arrive à ma porte. Celle-ci s'ouvre et des personnages apparaissent. Une femme d'abord, vêtue comme un fantôme ; elle porte à la main un globe de feu qui jette une lumière douteuse, spectrale. Un homme très grand, un géant qui a une tête à perte de vue, la suit. Tous deux semblent masqués.

Je regarde avec des yeux en boules de loto et fais un suprême effort pour comprendre. Je me demande si c'est le diable en personne qui vient me chercher, mais je suis vite rassuré, vu que je n'ai que des peccadilles sur la conscience.

Je suis toujours sur mon canapé dans la même position horizontale, et je regarde de plus en plus. Le fantôme colosse me parle une langue que je ne comprends pas. Je me lève en chancelant et m'assieds, les coudes collés aux genoux et le menton dans les mains ; je regarde toujours avec plus de persistance mes étranges visiteurs. Je leur trouve des allures carnavalesques. Je pense au bal masqué.

" M'y voilà, me dis-je ces fantastiques personnages arrivent du bal masqué." Nous nous regardons, eux intrigués et moi étonné. " Ah, ça ! dis-je, assez de mystère ; faites vous connaître ! "

Je m'avance à pas de loup, vers le fantôme géant et essaye de lui arracher son masque ; mais il recule surpris, en se gourmant comme un fils de John Bull ; je m'élançe vers le fantôme éclairé et parvient à saisir le masque par le bout du nez. Le fantôme tremble de tous ses membres et à son contact, je sens un frisson m'envahir tout le corps ; il m'arrive à la tête comme une trombe, je m'éveille.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir que je tenais dans ma main l'appendice nasal d'une bonne dame, un peu âgée, laquelle semblait horriblement souffrir de la captivité de son nez !

Certes, je n'ai pas besoin de vous dire que mon rêve était fini et que je fis piteusement des excuses.

Cette bonne dame arrivée du jour seulement, était la mère de la maîtresse de l'hôtel garni où je loge. Elle avait cru devoir acquiescer à la demande d'un Anglais très long, qui désirait louer une chambre, et elle s'était trompée d'adresse en entrant chez moi.

Il va sans dire que mes étranges visiteurs n'étaient masqués que dans mon imagination fiévreuse.

Le grand Anglais sortit précipitamment sans attendre le mot de la fin, en se demandant s'il n'avait pas eu affaire à un fou !

Je ne suis pas trop rassuré moi-même sur mon compte et plusieurs charitables amis m'ont assuré que je me dirigeais, grande vitesse, vers la Longue Pointe.

Je certifie cette histoire comme absolument authentique, et si mes lecteurs incrédules veulent s'en assurer, ils n'ont qu'à venir rue Berri, à l'hôtel garni où j'ai fait élection de domicile ; ils en trouveront une preuve irrécusable en inspectant l'appendice nasal de la bonne dame, lequel est encore tout rouge !

BOUM-BOUM.

RIGOLADES.

L'autre jour, une brave femme se présente, une lettre à la main, chez un marchand de la rue St. Laurent. Désirant affranchir sa missive à destination de St. Hyacinthe, elle demande :

—Monsieur, avez-vous des fausses-timpes pour Saint-Hyacinthe ?

Le marchand rêve encore.

**

Une dame de la rue St. Hubert souffre d'une maladie de rognons.

Un ami en visite interroge le fils de la malade :

—Qu'a donc ta maman, mon petit ami ?

—Maman, répond l'adorable enfant : elle a mal au rognon.

**

M. S. . . qui vient d'avoir la douleur de perdre sa belle-mère, a l'inoffensive manie de noter chaque jour ses impressions en vers. Voici ce que nous lisons sur son memorandum, à la date de l'enterrement de la mère de sa moitié :

Si pour sa belle-mère on est toujours maussade
Tant qu'elle est en santé ; touchant revirement !
On lui porte intérêt dès qu'on la croit malade !
On commence à l'aimer pendant l'enterrement.

Bien consolant, n'est-ce pas, pour les mères de nos femmes ?

DUTROMBLON, Esq.

CHRONIQUE DE LA MODE.



La question des toilettes est un sujet si éminemment féminin que sur ce point nous sommes insatiables, nous autres femmes. Voilà pourquoi la direction de LA VIE ILLUSTRÉE, qui veut avant tout se rendre aimable auprès de vous, chères lectrices, m'a chargée de vous tenir au courant des combinaisons charmantes et des fantaisies séduisantes au possible, que la mode invente tous les jours pour les filles d'Eve.

Jetons un regard furtif, curieux —

point trop envieux — sur les surprises de l'année qui vient de commencer.

Ma première causerie ne sera pas longue, vu que votre attention est toute pour le carnaval. Je ne vous retiendrai donc pas longtemps, afin de vous laisser entièrement aux gaietés de cette grande fête, qui est appelée à devenir aussi célèbre que le carnaval de Venise.

Je ne vous parlerai aujourd'hui, que des vêtements d'hiver nouveaux. Je crois que rien ne peut être plus d'actualité, par le temps qui court.

Le grand vêtement avec petit dos ajusté et la manche passant en rond sur l'épaule et formant rotonde, est la grande mode. Il se fait beaucoup, soit en drap, soit en lainage broché de grands dessins, avec bord de fourrure sur tous les contours. On porte aussi la grande redingote, droite par devant, avec manches un peu larges. Ce modèle se fait surtout en beau drap satiné, drap de Thibet ou drap crêpé. On le garnit souvent de larges bords de moire, mais on peut également le border de fourrure. Le skongs est toujours fort à la mode. En belle qualité, c'est une fourrure élégante et solide. Le castor naturel a beaucoup de distinction, la loutre du Canada, la martre russe, sont aussi fort bien portées.

Le martre zibeline et le renard bleu restent les fourrures de luxe par excellence, mais leur prix est si élevé qu'elles ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Comme fourrures de fantaisie, le chinchilla et le grèbe sont charmants, surtout pour jeunes filles. L'astrakan se porte assez bien.

Le boa est toujours très en vogue, on le porte très long ; en plume il est très élégant, mais moins solide et moins chaud que celui de fourrure. Le manchon toujours très petit, s'assortit au boa. En plume ou en fourrure, il ne comporte pas de garniture ; en velours ou en peluche ouatée, il se garnit d'un nœud avec branche de fleurs, plumes ou oiseau.

En ma qualité de modiste établie, conséquemment au courant du cher et du bon marché, je crois devoir vous recommander, chères lectrices, la maison Lanthier et Cie, les populaires marchands de fourrures de la rue Notre-Dame. Ces messieurs avaient l'honneur de recevoir, j'entends de la semaine dernière, la visite de Son Excellence Lord Stanley de Preston, gouverneur-général du Canada. Le patronage accordé à cette maison par Son Excellence, démontre bien la vogue et la considération dont elle jouit.

Passons maintenant à la coiffure.

Les chapeaux ont des calottes extraordinairement plates avec la grande passe relevée au-dessus du front. Souvent une guirlande de fleurs se pose en dessous de cette passe. Le dessus du chapeau s'orne de plumes et de nœuds de ruban. Les chapeaux ronds sont également très plats avec bords très larges, et couverts de plumes.

Les coiffures baissent sensiblement ; même lorsqu'on ne porte pas de catogan, on laisse pendre dans le cou quelques boucles de cheveux. Cela n'empêche pas le front d'être toujours un peu couvert.

Enfin, s'il fallait que je vous parle de toutes les créations nouvelles, dans cette chronique, ce n'est plus une chronique que je vous donnerais à lire, mais un volume entier, car chaque jour voit éclore quelque chose de nouveau pour les filles d'Eve. Un moment viendra pourtant, où la nature n'aura plus rien à leur offrir, où le tailleur aura épuisé ses savantes coupes, ou l'industriel ne saura plus comment façonner ses tissus !

Pour finir, je vous dirai deux mots de la maison S. Lachance, ma pharmacie (?) et ma parfumerie préférées.

Chaque jour, cette maison trouve une invention nouvelle pour orner et embellir la femme. Elle prévoit à tous ses besoins, étudie tout ce que le passé a fait de plus exquis. Elle possède toutes les nouveautés en fait de parfums, etc.

Plus que jamais j'ai pu m'en convaincre par une visite rue Ste. Catherine ; là, comme dans une féerie, sont passés sous mes yeux les innombrables produits de cette maison unique à Montréal et qui défie la concurrence. Poudres, duvets, essences, parfums : tout est présenté de la façon la plus engageante. Une chose a particulièrement attiré mon attention et m'a paru une heureuse invention : c'est la *Lotion Persienne*, dont l'effet est de rafraîchir la peau, entretenir la beauté du teint et faire disparaître les boutons.

Mais j'en ai trop dit, peut-être... Comme dans la *Mariée du mardi gras*, vous pourriez me répondre : "Ma mère ne dira rien, mais c'est mon père qui ne sera pas content."

ROSE COUTURIER.

UNE HISTOIRE VRAIE

Comme LA VIE ILLUSTRÉE est trop jeune pour mentir, il faut ne lui faire raconter que des histoires vraies. En disant qu'elle est trop jeune pour mentir, je ne veux pas insinuer qu'il n'y a que les vieilles gens qui mentent ; je veux simplement dire qu'il y en a qui sont trop jeunes pour dire des faussetés.

Ainsi, l'histoire que je vais raconter est de la plus stricte vérité. L'héroïne est une jeune Montréalaise bien connue dans la meilleure société. Il y en a que la Providence comble de ses faveurs, tandis qu'elle semble en accabler d'autres de tous les maux possibles. Mon héroïne appartient-elle à la catégorie des premiers ou des derniers ? Poursuivons.

Il y a six ans, une jeune fille des mieux douées sous le rapport de l'esprit et du cœur, terminait un cours d'étude brillant au couvent du Sacré-Cœur. Son entrée dans le monde fut accueillie avec faveur, comme on accueille le mérite, uni à la grâce et à la beauté. C'était une des plus jolies jeunes filles de Montréal. Instruite, aimable, intelligente, bonne et vertueuse, elle ne manquait pas d'admirateurs. On recherchait sa compagnie et on appréciait beaucoup son caractère.

Bien qu'elle eût pu avoir de la prétention, cependant, comme est toujours le vrai mérite, elle était humble et modeste. Sa mère était française et devint veuve il y a une dizaine d'années ; mais la jeune fille est née au Canada. C'était une canadienne avec ses *jolis yeux doux*. Sa mère avait une petite fortune, mais elle en perdit une partie en spéculation. La femme n'est pas faite pour spéculer, qu'on me permette cette digression. Néanmoins elle restait encore à l'aise. Comme si la providence eût veillé sur elles, elle leur donna ce qu'elles avaient perdue ; la mère reçut une héritage de France. Elle laissa donc Montréal, il y a deux ans avec sa jeune fille, pour retirer l'héritage en question.

Avant de quitter Montréal, Mlle X... avait fait connaissance d'un beau jeune garçon, belge de naissance. Il s'éprit de la jeune fille, lui fit des propositions de mariage. Personne ne connaissait cet étranger ici, mais il avait le type d'un parfait gentilhomme. Délicat, distingué dans ses manières comme dans son langage, il était insinuant et la jeune fille répondit à sa flamme. C'était un excellent parti. Mais comme il faut toujours redouter un peu les étrangers, car souvent on a affaire à des aventuriers qui, sous des dehors de gentilhomme, cachent un passé bien compromis, alors la jeune fille prudente autant que sage, se tint sur la réserve avec le jeune et beau galant homme. Néanmoins, à force d'insinuation, il parvint à inspirer assez de confiance à la mère et à la fille pour qu'on le reçût intimement à la maison.

Lorsqu'elles partirent pour la France il les accompagna et quelques mois après on annonça à Montréal le mariage de Mlle X... avec le monsieur en question et l'heureux couple partit pour le Brésil. A Montréal les amies et amis louaient Mademoiselle une telle d'avoir fait un beau mariage. Le mariage est le rêve désiré par toutes les jeunes filles et les jeunes garçons aussi, voire même les vieux ; mais plusieurs vont se heurter contre des écueils en naviguant dans ce port enchanteur et font tristement naufrage.

Un auteur a dit que le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve, et que le malheur fortifie. Ce n'est pas toujours vrai. Souvent on trouve un contraste entre les manières de l'amant et celle de l'époux. Bourdaloue a dit en parlant du mariage : "Un état qui vous assujettit, sans savoir presque à qui vous vous donnez, et qui vous ôte toute liberté de changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un esclave ?"

Il n'y a donc pas de jeu de hasard plus effrayant, Mademoiselle X... le sait aujourd'hui. Elle était loin de penser qu'elle aurait une si terrible destinée. Un an s'était écoulé depuis son mariage. Son mari paraissait l'adorer. "Dieu a béni notre union, écrivait-elle à sa mère, et nous a envoyé un chérubin qui sera pour moi un nouveau rayon de bonheur." Elle croyait en l'avenir et entrevoyait des jours heureux comme ceux qu'elle avait eus dans le passé et qui faisaient encore le charme du présent.

Les jours heureux ne sont pas la preuve qu'on ne connaîtra pas les mauvais jours. Depuis quelque temps

son mari lui semblait préoccupé. Quand elle le questionnait, il manifestait de l'impatience, ce qui assombrissait d'autant plus sa douce compagne qu'elle était habituée à voir la joie rayonner sur la figure de son mari.

Un matin, son mari lui dit qu'il devait faire un voyage à Paris où l'appelaient ses affaires, mais qu'il ne serait pas longtemps sans revenir rejoindre sa femme au Brésil. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la jeune femme, à l'idée qu'elle allait se trouver seule pendant quelques mois. Elle ne se doutait pas le moins du monde de ce qui l'attendait. Le mari faisait ses préparatifs pour le départ et devait s'embarquer dans deux jours. Le dénouement approchait et la pauvre petite femme allait se trouver bientôt en face d'une terrible réalité.

Elle reçut une lettre de sa mère qui lui apprenait le malheur dont elle était victime. Pour être bref, nous dirons de suite que sa mère lui annonça que durant son séjour en France, elle avait appris que cet étranger, qui était devenu son gendre, était marié et qu'il avait divorcé. En lisant ces lignes la jeune femme tomba à la renverse inanimée. Son mari, avant même de relever sa femme, s'empressa de ramasser la lettre qu'elle lisait et il vit que le secret de sa vie était dévoilé.

Que va-t-il faire ? Va-t-il nier, ou va-t-il avouer la vérité avec franchise ?

Quand sa femme fut revenue de son évanouissement, elle ouvrit les yeux qu'elle porta sur le pauvre petit être qui avait été témoin inconscient de la terrible scène qui venait de se passer. Son mari était resté là. Elle n'osait pas l'interroger, tant elle redoutait de savoir la vérité. C'est lui qui rompit le silence : "J'ai lu la lettre de votre mère, dit-il, vous devez en prendre votre parti. Je voulais vous laisser sans coup d'éclat, mais votre mère a précipité le dénouement, nous devons nous quitter."

En entendant ces derniers mots, qui décidaient de son sort, elle ne put supporter l'effroyable position que lui faisait celui qu'elle avait choisi pour époux et elle tomba comme sans vie.

Profitant du moment où sa femme était sans connaissance, le mari prit la résolution de fuir pour ne jamais revenir et il allait sortir de la maison.

Une mulâtresse qui était au service du couple depuis leur arrivée au Brésil, avait entendu le bruit de la chute de la jeune femme et crut que son mari l'avait tuée. Elle accourut avec la rapidité de l'éclair et barra le chemin au mari qu'elle saisit avec une force irrésistible : "Assassin, dit-elle, vous avez tué votre femme, mais vous ne fuirez pas, je vous retiens prisonnier." La courageuse mulâtresse entraîna le misérable dans l'appartement où gisait encore la pauvre jeune femme. Elle revint à elle et en apercevant son mari elle se releva et, rassemblant le peu de force qui lui restait, elle le supplia de ne pas l'abandonner. "Non, vous n'êtes pas marié là-bas, dit-elle, et je ne puis pas me séparer de vous. Il vaudrait mieux m'ôter la vie."

— Je dois vous laisser, reprit-il froidement ; j'étais marié et je suis divorcé, et il montra un certificat de son mariage.

L'impôteur, quand il a voulu épouser Mlle X... il lui avait montré un certificat d'un évêque disant qu'il était célibataire et quand il voulut l'abandonner après un an de mariage, il lui prouva qu'il était marié.

En voyant cela, la malheureuse jeune femme passa de supplication à l'indignation : "Misérable, dit-elle, vous vous êtes joué de moi, vous m'avez indignement trompée. Vous êtes un hypocrite, un lâche, un criminel. Vous avez détruit mon bonheur, flétri ma vie et empoisonné mes jours. S'il y a un Dieu vengeur, j'appelle ses foudres sur votre tête et toutes ses colères ne sont pas trop pour vous."

— Oh non ! la douleur égare ma raison. Le ministre de Dieu nous a unis et je ne puis vous maudire. Cette union est indissoluble et il ne sera pas dit que le père de mon enfant est un misérable et vous ne me laisserez pas.

Accablé sous le poids de sa turpitude, il ne trouva pas un mot de réponse, puis il jeta un regard fuyant sur la mère et l'enfant, et sortit.

La pauvre mère exhalait un cri de douleur et s'affaissa inanimée. Le misérable était parti.

Cette malheureuse jeune femme fut longtemps entre la vie et la mort, et quand elle eut pris assez de force, elle retourna la mort dans l'âme, auprès de sa mère qui est encore en Europe.

Il n'y a rien de triste comme cette terrible histoire, qui est malheureusement vraie. La société de Montréal, apprendra certainement avec douleur cette grande infortune qui vient de frapper celle qui n'a laissé ici que d'aimables souvenirs.

DONA FÉRENTIS.

Montréal, janvier, 1889.

Un joli mot de M. Jules Simon :

"Depuis que nous sommes tous égaux, tout le monde veut être le chef des autres."

ARRACHÉE DE LA TOMBE

I

La nuit était noire et froide, comme le sont généralement toutes les nuits de décembre.

Des nuages sombres, à la cime grisâtre et floconneuse poussés par un grand vent du sud-ouest, roulaient dans le ciel en avalanches tumultueuses. Par instants, le croisement de la lune apparaissait tout d'un coup, et sa clarté rougeâtre, éclairant les nuages, leur donnaient l'apparence d'une mer houleuse.

On voyait aussi les squelettes dénudés des arbres qui s'agitaient et craquaient dans l'ombre.

De fortes bourrasques s'engouffraient dans les rues avec des sourds mugissements et enlevaient des milliers d'ardoises aux toits des maisons.

De place en place, sous la lumière du gaz, miroitaient de grands ruisseaux boueux et les flaques d'eau des averses de la journée.

Çà et là apparaissait comme un feu follet la lueur d'une lanterne de chiffonnier.

Il était un peu plus d'une heure, et, tranquille au milieu de cette nuit tourmentée, la ville s'était endormie.

Un homme de haute taille, enveloppé dans un grand manteau de couleur sombre, et coiffé d'un chapeau de feutre mou, montait rapidement la rue Fontaine, se dirigeant vers les boulevards extérieurs.

Bien qu'il n'y eût personne dans la rue, il craignait sans doute d'être aperçu, car il prenait un soin singulier de cacher son visage, et il marchait le plus près possible des maisons.

En quelques minutes, il atteignit la place Blanche. Là, il s'arrêta et put se demander s'il prendrait à gauche le boulevard de Clichy ou il s'engagerait dans Montmartre par la rue Lepic.

Autour de lui, tout était silencieux ; il n'entendait que les sifflements et la rafale, puis au loin, le hurlement d'un chien et la voix éraillée d'un ivrogne chantant un refrain de goguettes.

Son indécision dura peu, il traversa la place et s'élança résolument dans la rue Lepic.

À la hauteur de la rue l'Abbaye, il tourna brusquement à gauche. Ici, de rares réverbères, dont le vent faisait grincer les tringles de fer, remplaçaient les bees de gaz.

Le promeneur nocturne releva la tête. Ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Il était d'une pâleur livide. Ses traits nobles et réguliers paraissaient contractés par la souffrance. Sa marche inégale, ses mouvements brusques révélaient une vive agitation.

Où allait-il ?

Au nord-ouest de Montmartre, au bas de cette partie de la butte où l'on voit encore les ruines de deux moulins, on trouve quelques fours à plâtre, des jardins peu productifs, de vastes terrains incultes, et, de loin en loin, une chétive habitation. Cette partie de Montmartre est presque un désert. Mais il y a là une plaine immense entourée d'un mur, sans fenêtres ni ouvertures, au-dessus duquel se montrent des masses sombres de fouillage. C'est une des trois grandes nécropoles de Paris. Évidemment la demeure des morts effraye et repousse les vivants.

Après avoir longé pendant quelques minutes le mur du cimetière, l'inconnu s'arrêta à un endroit qu'il parut reconnaître. Peut-être était-il déjà venu là dans la journée.

Il jeta de tous côtés un regard scrutateur, comme s'il eût voulu percer la profondeur de la nuit. Il ne vit rien, aucun bruit alarmant ne se fit entendre. La lueur tremblante des réverbères n'arrivait pas jusqu'à lui, il était dans une obscurité complète.

—Allons, murmura-t-il, je le veux ! Si je fais mal, Dieu me jugera.

Il tira de dessous son manteau quatre énormes clous de fer, et, à l'aide d'un caillou très-dur, il en fixa d'abord deux dans une crevasse qui existait dans le mur.

Il ôta son manteau, qui pouvait le gêner dans ses mouvements, le plia et le jeta sur son épaule.

Cela fait, il saisit le deuxième clou et mit le pied sur le premier. Il put alors fixer solidement les deux autres. Quatre échelons suffisaient. Il atteignit le faite du mur et se laissa glisser à l'intérieur.

Pour sortir, il avait dû prendre également ses dispositions, car à peine dans le cimetière, sans chercher à reconnaître l'endroit où il était tombé, il s'enfonça hardiment sous les cyprès verts et les acacias effeuillés.

Les plaintes et les mugissements du vent, le craquement des branches qui se heurtaient, couvraient le bruit de ses pas.

Au milieu de l'obscurité, des ombres mystérieuses, créés par un pâle rayon de la lune qui trouait un nuage, semblaient se glisser dans les sentiers sinueux, sous les arbres qu'incline le vent, entre les croix et les urnes funéraires.

Tous les objets prennent des formes fantastiques. Il croit voir des fantômes échevelés courir et danser une ronde infernale autour des tombeaux.

Il entend comme des gémissements. C'est le vent qui pleure.

L'inconnu ne tremble pas. Rien ne saurait l'obliger à revenir sur ses pas. Il marche, il marche toujours...

Enfin, il s'arrête. Son agitation redouble ; ses membres sont tremblants, il chancelle et porte la main à son cœur comme pour en modérer les battements précipités.

Il se trouve en face d'un monument ayant la forme d'un petit temple.

Au-dessous d'un bas-relief représentant deux anges sonnant de la trompette, les mots suivants gravés sur une plaque de marbre blanc, se détachent en lettres noires :

Sépulture de famille.



Elle a brisé ses ongles en égratignant les planches du cercueil.

Il n'y a pas de nom, mais l'inconnu sait que ce monument appartient à la famille de Borsenne.

C'est là que, la veille, vers deux heures de l'après-midi, a été inhumée Jeanne-Charlotte-Amélie de Borsenne, née de Précourt, décédée à Paris à l'âge de vingt-deux ans.

Il sait cela aussi, l'inconnu. Perdu et caché dans la foule qui suivait le cercueil, il a assisté, pâle, les yeux mornes et secs, retenant ses sanglots, à la douloureuse cérémonie.

De loin, placé derrière une tombe, il a vu descendre la bière dans le caveau de famille. De peur d'être reconnu il n'a pas osé s'approcher.

Quand tout fut terminé, les parents et les nombreux amis de la défunte s'éloignèrent ; mais il resta, lui, car il voulait à son tour, seul et sans témoins, prier et pleurer près du monument.

Des maçons, qui travaillaient tout près, l'obligèrent à se tenir éloigné. Il attendit longtemps, espérant qu'ils s'en iraient. Il n'en fut rien. Vivement contrarié de ce contre-temps, il prit le parti de se retirer.

En passant devant le tombeau des Borsenne, il lui jeta ces mots dans un soupir :

—Je reviendrai !

Il tenait sa promesse.

Cependant, il s'était arrêté tremblant, indécis, la sueur au front. En présence de ce grand mystère qu'on appelle la mort, à deux pas du cercueil de cette jeune femme, qui, à peine au printemps de la vie, venait

d'être enlevée aux joies de ce monde, il se demanda s'il n'était pas trop audacieux, s'il avait le droit de troubler la paix profonde de ce tombeau et si, dans un instant, il n'allait pas devenir sacrilège.

Mais une voix plus forte et plus impérieuse que le trouble de sa conscience lui cria : Avance ! Il l'écouta.

La porte de bronze du monument avait été enlevée et n'avait pas été encore remise sur ses gonds. La dalle de marbre qui fermait le caveau avait été replacée, mais elle n'était point scellée encore. Les ouvriers du cimetière avaient remis ce travail au lendemain.

L'inconnu tomba à genoux sur le seuil de la chapelle. La force qui l'avait soutenu jusqu'alors parut l'abandonner ; il prit sa tête dans ses mains et des sanglots étouffés s'échappèrent de sa poitrine.

—Jeanne, Jeanne, murmura-t-il d'une voix saccadée, pardonne-moi si je viens ici troubler le silence de ton lourd sommeil. Ma chère bien-aimée, j'ai voulu te dire mon dernier adieu, en pleurant près de toi. Ta bouche n'a plus de sourire, tes oreilles ne peuvent plus entendre, mais ton âme n'a pu encore remonter au séjour de bonheur et de gloire ; elle est en ce moment errante autour de nous ; c'est à elle que je m'adresse. Ame radieuse, âme pure, bientôt la mienne ira te rejoindre, et puisque vous n'avez pu être heureuses ensemble sur la terre, vous serez réunies après la mort.

Un jour Jeanne, tu m'as dit : "Morts ou vivants, nous serons toujours l'un à l'autre." Pourtant tu as mis ta main dans la main d'un autre. Je ne puis faire un reproche à ta mémoire. D'ailleurs j'ai juré de ne jamais te croire coupable. Non, tu n'as été que malheureuse ! Vivante tu as appartenu à M. de Borsenne, morte tu es à moi, tu ne sera qu'à moi seul !

Jeanne, ma Jeanne adorée, depuis quatre ans, je ne vis que par toi et pour toi. Aujourd'hui que la mort t'a frappée, je ne veux plus vivre !

En proie à un violent désespoir, il se laissa tomber sur la dalle et la couvrit de baisers et de larmes.

Tout à coup il tressaille : il lui a semblé qu'à ses gémissements un gémissement sourd a répondu.

Il écoute. Il n'entend que le bruit du vent dans les cyprès. Un sourire amer crispe ses lèvres. Mais, presque aussitôt, une nouvelle plainte se fait entendre. Le doute n'est plus permis, une voix sort du tombeau.

Il se dresse d'un bond, ses cheveux se hérissent sur sa tête, une sueur froide inonde son visage.

Il pousse un cri terrible, s'élançait hors du monument et se met à courir comme un insensé à travers l'immense nécropole.

II

Vingt fois, par des sentiers inconnus, il a failli se briser le crâne contre une pierre sépulcrale. Il trébuche, tombe, se relève et reprend sa course vertigineuse. Heureusement, la lune en ce moment donne toute sa clarté. Elle le guide et le protège. Il franchit tous les obstacles et passe comme un tourbillon au-dessus des arbustes.

Sa première pensée a été de courir à l'entrée du cimetière et de demander du secours, en réveillant le portier ou l'un des gardiens de nuit.

Mais une idée subite jaillit de son cerveau en feu. Il s'arrêta court et s'appuya contre le tombeau de Godefroy Cavaignac pour reprendre haleine. Il n'en pouvait plus.

Ce n'était point la crainte d'être mis en demeure de justifier sa présence dans le cimetière à cette heure de la nuit qui le faisait renoncer à sa première résolution. Il n'avait pas seulement songé qu'il devrait se faire connaître et qu'il aurait des explications à donner, que le jour même son nom, suivi d'étranges commentaires, serait dans tous les journaux avides de scandales.

Il obéissait en ce moment à un sentiment bien autrement puissant que celui de la crainte de se voir l'objet de la curiosité publique.

Il venait de comprendre que si d'autres arrachaient madame de Borsenne des bras de la mort, elle serait rendue à son mari. Oh ! cela à aucun prix il ne voulait le permettre. La jeune femme était morte pour son mari, pour sa famille, pour le monde... Si elle devait sortir du cercueil, si elle devait vivre, elle ne pouvait plus appartenir qu'à lui, à lui seul !

—Plutôt que de la rendre à son mari, se dit-il, je préférerais qu'elle restât dans sa tombe !

Cette pensée cruelle et misérable le fit frissonner. Il sentait que l'égoïsme de son amour le rendrait facilement criminel. En effet, il ne pouvait invoquer pour excuse que la violence de sa passion.

Après avoir aspiré l'air à pleins poumons, sa respiration devint plus régulière. Il retrouva toutes ses forces un instant paralysées et reprit possession de son énergique volonté.

—Oui, dit-il en se redressant superbe d'audace, seul je la sauverai, je le veux.

Les instants étaient précieux, car d'un moment à l'autre, la malheureuse jeune femme pouvait mourir étouffée. Peut-être la mort avait-elle déjà repris sa proie prête à lui échapper.

Cette idée mit en lui comme un accès de rage. Le sang passait dans ses veines comme du métal en fusion; il battait ses tempes, bourdonnait dans ses oreilles et mettait devant ses yeux un voile de pourpre.

Pour accomplir son œuvre, il lui fallait des outils : un levier, une pince pour soulever la pierre du caveau, une hache, à défaut d'autres instruments, pour briser les planches du cercueil. Où les trouver ?

Il n'avait sur lui qu'un revolver et un poignard, instruments de destruction et non de sauvetage.

L'inquiétude et l'angoisse s'emparent de lui et l'oppressent.

Il va et vient comme un forcené, serrant les dents pour ne pas rugir. Il lui faut une barre de fer, il la cherche.

Une longue croix scellée dans la pierre s'offre à sa vue. Prêt à pousser un cri de joie, il le renforce dans sa poitrine. Il s'élançait vers la croix et l'étreint avec force. C'est une profanation qu'il va commettre ; il ne s'en doute pas.

Tout à coup, à vingt pas de lui, au détour d'un sentier, une lumière apparaît. L'inconnu s'arrête et regarde. Un homme tenant une lanterne sourde s'avance de son côté.

C'est un gardien du cimetière.

Le jeune homme comprend que tout est perdu s'il est découvert, si l'homme pousse un cri. Il songe à se cacher ; mais c'est encore perdre du temps !... S'il pouvait faire du gardien son complice ? Cette idée illumine son esprit.

L'homme n'est plus qu'à quelques pas. D'un bond il s'élançait sur lui et le saisit à la gorge.

Le malheureux n'a pas eu le temps d'appeler au secours. Deux bras robustes le courbe comme un fragile roseau et le terrassent. La lanterne tombe près de lui sans s'éteindre.

L'inconnu lui met le canon de son revolver sur le front en disant :

—Si tu fais entendre un cri, si tu élèves seulement la voix, je te brise le crâne.

—Que me voulez-vous ? put dire le gardien.

Il était livide, il tremblait de tous ses membres.

—Promets de ne pas appeler.

—Je te le promets.

—Alors relève-toi et reprends ta lanterne.

Le malheureux obéit.

—Je ne te veux pas de mal, reprit l'inconnu. Je veux au contraire, te faire riche, si tu me sers.

Le gardien revenu de sa frayeur, reprenait un peu d'assurance.

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Comment êtes-vous ici ?

—Que t'importe. Veux-tu me servir ?

—Oui, s'il ne s'agit pas d'un crime.

Ecoute donc. Il y a eu ici hier un enterrement de première classe.

—Je sais, inhumation Borsenne.

—Eh bien ! madame de Borsenne a été enterrée vivante, entends-tu, vivante !

L'homme recula de trois pas en chancelant. Son visage que la lune éclairait, exprimait toutes les sensations de l'horreur.

—Il faut la sauver, reprit l'inconnu d'une voix creuse, tu peux m'y aider, le veux-tu ?

—Oui.

—Si nous réussissons, je te jure que ta fortune est faite. Mais ne perdons pas une seconde. Vite une pince, un pic.

—J'ai cela tout près d'ici. Suivez-moi.

—Allons, et que la nuit nous protège !

Après avoir parcouru en courant une distance d'environ cent mètres, le gardien s'arrêta devant une cabine, sorte guérite construite en pierre.

C'était un endroit où, le soir, les ouvriers du cimetière déposaient leurs outils.

Le gardien ouvrit la porte et tendit la lanterne à son compagnon. Alors il entra dans la cabine et y prit divers instruments qu'il mit sur son épaule.

—Maintenant, dit-il, au caveau !

—Sans cet homme, pensait l'inconnu, je me serais épuisé en efforts inutiles. C'est le ciel qui me l'a envoyé.

Dans tout autre moment, il l'aurait serré dans ses bras. Il se contenta de lui dire :

—Ce n'est pas seulement la vie de cette femme, c'est aussi la mienne que vous allez sauver.

En deux minutes ils franchirent la distance qui les séparait du monument de la famille Borsenne.

La lune, comme si elle eût voulu se rendre complice de l'œuvre qui allait s'accomplir, s'était de nouveau cachée derrière un nuage épais.

Cependant la barre de fer entre ses bras et prêt à soulever la dalle, le gardien des morts s'arrêta.

—Mais va donc ! lui cria l'inconnu avec impatience.

—Non, fit l'homme d'un ton sec.

—Miserable ! c'est ainsi que tu tiens ta promesse !... Monsieur, reprit-il froidement, je ne vous connais pas. Savez-vous que violer une tombe est un crime qui mène aux galères les profanateurs ?

Le jeune homme eut un geste désespéré. Il tira son poignard de son sein et la lame étincela sous les yeux du gardien.

—Oh ! vous pouvez m'assassiner, fit-il, mais vous ne me rendrez pas complice d'une infamie.

L'inconnu comprit qu'il n'obtiendrait rien par la force ou la terreur.

—Est-ce donc un crime et une infamie, répliqua-t-il, de sauver la vie à une pauvre femme ?

—Il n'y a ici que des morts, monsieur.

—Mais tu m'as donc pas entendu quand je t'ai dit que madame de Borsenne avait été enterrée vivante ?

L'homme hochait la tête.

—C'est vous qui le dites, reprit-il, cela ne me suffit pas. Sûrement, vous n'êtes pas un voleur ; mais qui êtes-vous ? Un amoureux, qui veut voir une dernière fois le corps roide et glacé de la femme qu'il aime. Je vois bien que vous êtes un honnête homme, monsieur, renoncez à votre projet, allons-nous-en.

—Ah ! gardien maudit ! s'écria-t-il, tu seras la cause de sa mort.

Puis, d'une voix suppliante :

—Mon ami, je t'en prie, ne m'abandonne pas, aide-moi à ouvrir ce tombeau. Je te jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je ne t'ai pas menti.

—Qu'est-ce qui le prouve ?

—Je te dis que j'ai entendu sa voix sortir du cercueil.

C'était, comme en ce moment, la voix du vent, dans les branches sans feuillage.

L'inconnu se tordait les bras avec désespoir.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-il, que faut-il pour le convaincre ?

Au même instant un cri rauque, sauvage, horrible, sortit des entrailles de la terre.

III

Ce cri, appel suprême et désespéré de la malheureuse femme, qui a sans doute reconnu qu'elle était condamnée à mourir dans le cercueil où elle a été ensevelie vivante, a produit sur le gardien l'effet d'un choc électrique.

Le jeune homme s'est affaissé dans un coin de la chapelle ; il se roule sur la pierre et la gratte avec ses ongles comme s'il voulait la creuser pour s'ouvrir un passage.

Le gardien a bientôt retrouvé son sang-froid. Son visage s'anime et rayonne. Il avait reculé devant un attentat inconnu ; mais il y a réellement une vie à sauver ; il ne s'agit plus de profaner un tombeau, il n'hésite plus.

Il introduit sa pince à l'une des extrémités de la dalle et la soulève.

—Allons, dit-il à son compagnon, aidez-moi.

Maintenant c'est lui qui commande.

Le jeune homme obéit.

Placé sur le petit autel de la chapelle, la lanterne les éclaire.

La dalle est debout sur ses assises ; ils l'enlèvent et la poussent contre le mur.

Le cercueil apparaît dans le caveau à un mètre de profondeur. Mais il ne sort plus un cri, ni plainte, ni gémissement.

—Oh ! fit l'inconnu d'une voix sourde, elle est morte !

Les muscles de son visage se contractèrent convulsivement, et une sueur glacée inonda son front et ses joues. Il lui sembla que son cœur allait cesser de battre.

—Éclairez-moi, ordonna le gardien.

Et il se laissa glisser dans le caveau.

A l'aide d'un outil dont il s'est muni, il tire l'une après l'autre les vis qui clouent le couvercle du cercueil. Cela fait, il prend à son tour la lanterne et fait signe au jeune homme de venir à lui.

Entre le cercueil et la maçonnerie du caveau, il y a un si petit espace, qu'ils peuvent à peine se tenir debout. L'inconnu est obligé de s'appuyer sur le gardien.

Celui-ci n'a pas perdu un instant sa présence d'esprit, et il semble prendre en pitié les défaillances de son compagnon.

—Allons, dit-il, si Dieu veut que cette malheureuse soit sauvée, enlevez cette planche, il n'est pas trop tôt, si ce n'est pas trop tard.

Le jeune homme fit doucement glisser le couvercle, puis, le saisissant par son épaisseur, il le dressa d'un seul mouvement contre la maçonnerie.

Alors un tableau horrible et charmant tout à la fois s'offrit à leurs yeux. Il n'est pas un maître d'aucune école qui puisse être suffisamment inspiré pour le reproduire.

Ce qui s'est passé dans ce cercueil depuis quelques

instant, ils le voient, ils le devinent. Drame étrange et terrible !

La jeune femme n'a pas été mise dans un linceul. On l'a couchée dans la bière en toilette de soirée. On la dirait parée pour une fête mondaine ou de gala à l'Opéra. Des diamants de la plus belle eau, des rubis, des topazes scintillent à ses doigts. D'autres diamants, d'une grosseur merveilleuse, pendent à ses oreilles. Des bracelets magnifiques, enrichis de pierres précieuses, ceignent ses bras nus. De tous côtés, autour de son cou, sur la soie de sa robe, parmi les dentelles, sur le satin blanc de l'oreiller, dans les ondulations de sa luxuriante chevelure noire, roulent les perles d'un collier qu'elle a dû arracher de son cou dans une lutte horrible et inconnue.

Sa robe est affreusement froissée et les dentelles dont elle est ornée sont en lambeaux. Ses mains blanches et fines qui, maintenant, reposent inertes à ses côtés, mais crispées encore, sont tachées de sang. D'autres taches de sang se montrent sur l'oreiller ; il y en a aussi sur la robe et les dentelles déchirées. Elle a brisé ses ongles en égratignant les planches du cercueil. Ses jambes repliées, la position contournée de son corps, indiquent aussi avec quel affreux désespoir elle s'est débattue contre les étreintes de la mort. On le voit encore à son front meurtri et à de nombreuses taches bleuâtres sur ses bras plus blancs que la neige.

Cependant, son pâle et beau visage ne porte aucune trace des convulsions de l'agonie ; il a la sérénité du visage d'un enfant qui sommeille. Rien de rigide, rien de décomposé. Les traits ont conservé toute leur pureté. L'expression est pleine de douceur et de calme.

Il semble que la physiognomie de la jeune femme devait porter l'empreinte des tourments et de l'épouvante qui ont saisi son âme, lorsque sortant de la catalepsie, elle s'est trouvée enfermée entre les planches du cercueil.

Pourquoi n'en est-il pas ainsi ?

Après les minutes d'atroces souffrances et de mortelles angoisses pendant lesquelles elle a voulu repousser la mort, en espérant le secours des vivants, elle a dû se dire que nul ne pouvait l'entendre et qu'elle était fatalement condamnée. Alors, s'éloignant de la terre et du mirage des joues du monde, sa pensée s'est élancée vers Dieu. L'espoir d'une autre vie, pleine de félicités, a calmé les tortures de l'esprit, vaincu les révoltes de la chair et amené la résignation.

Où, seule, l'idée de Dieu a pu rendre à ce charmant visage son expression habituelle, si pleine de douceur et d'inéffable bonté.

Les yeux sont fermés, le nez a conservé sa forme délicate et les narines sont encore légèrement gonflées ; les lèvres décolorées, entr'ouvertes, laissent voir une rangée de dents superbes qu'on dirait sculptées dans l'ivoire.

D'un coup d'œil, les deux hommes ont vu tout ce que nous venons de décrire. Le gardien du cimetière est resté calme. Habitué à vivre au milieu des morts, il semble que rien ne peut l'étonner ni l'épouvanter. L'autre n'a pu retenir un cri d'épouvante.

Des sons rauques s'échappent de sa gorge serrée.

Son compagnon eût entendu qu'il dit :

—Elle est morte !

—C'est ce qu'il faut voir, répond-il. Touchez-la.

Le jeune homme n'a pas entendu, mais il se penche sur le cercueil et prend le bras de la jeune femme. Il n'est que froid, il lui semble qu'il est glacé. Il le serre légèrement, la chair cède doucement sous la pression et aussitôt repousse la peau. Evidemment, ce n'est point là la chair d'un cadavre. Le sang ne peut être encore coagulé dans les veines.

L'inconnu est tout à fait incapable de faire cette remarque. Ce qu'il voudrait voir, c'est la jeune femme ouvrant les yeux ; ce qu'il se désole de ne pas entendre, c'est un soupir ou un mot s'échappant de cette bouche muette. Pour lui, hélas ! c'est la mort qu'il a sous les yeux, c'est un cadavre qu'il touche !

Tout à coup, son visage prend une expression étrange, ses yeux brillent d'un éclat farouche.

Le gardien, qui l'observe en l'éclairant, se sent frissonner. C'est la première atteinte de la peur.

D'un mouvement rapide et résolu, l'inconnu a mis un pied dans le cercueil, s'est baissé et relevé aussitôt tenant dans ses bras le corps de la jeune femme. Il le presse sur sa poitrine en gémissant, et ses lèvres brûlantes, que ne repousse point le contact du froid, couvrent de baisers ardents, le visage, le cou, les bras et la poitrine de celle qu'il croit ainsi rappeler à la vie.

—Oh ! elle est bien morte ! s'écrie-t-il, puisqu'elle reste insensible à mes baisers. Malheur ! malheur ! je n'ai pas pu la sauver ! Jeanne, ma Jeanne adorée, c'est donc bien vrai, je n'entendrai plus ta voix aimée, je ne verrai plus ton sourire gracieux, tes beaux yeux sont fermés pour toujours ! Et, cependant, il n'y a qu'un instant, tu vivais encore. Tu n'as donc pas compris que j'étais là, que j'allais ouvrir ta tombe et te rendre au bonheur, à mon amour ! Non, tu ne l'as pas compris, sans cela tu n'aurais pas voulu mourir ! J'étais si près de toi. Une pierre à soulever, une planche à briser. La mort voyait cela, elle, c'est pourquoi elle s'est tant hâtée de te prendre.

Un jour, je ne l'ai pas oublié, tu m'as dit : " Georges,

si j'étais morte, un baiser de toi me rendrait la vie." Eh bien, réveille-toi ; ce baiser, je le mets sur tes lèvres !... Rien, rien ! continua-t-il d'une voix déchirante. Ah ! si Dieu m'a permis d'ouvrir ton tombeau pour n'y trouver qu'un cadavre, c'est qu'il a voulu que, morts, nous soyons ici réunis. Près de toi, ma bien-aimée, comme je vais doucement m'endormir ! Il y a place pour deux dans ton cercueil !

Il tira son revolver de sa poche.

Il avait complètement oublié la présence de son compagnon.

Ame de ma bien-aimée, reprit-il, avant de t'envoler vers les cieux, attends mon âme !

Et il porta le pistolet à la hauteur de son front.

—Malheureux ! s'écria le gardien en lui retenant le bras, qu'allez-vous faire ?

—Je veux mourir, laissez-moi, dit-il d'un ton rude.

—Insensé, répliqua l'homme d'une voix sourde, vous voulez sauver cette femme, et vous perdez un temps précieux à faire des discours inutiles. Mais vous ne voyez donc pas qu'elle vit encore ?

—Que dis-tu ?

—Je dis que madame de Borsenne n'est pas morte. Et, maintenant, si elle meurt, c'est vous qui l'aurez tuée !

IV

Sans quitter son précieux fardeau, le jeune homme, avec l'aide du gardien, parvint facilement à sortir du caveau. Son manteau, qu'il avait jeté à l'entrée du monument, servit à envelopper le corps de la jeune femme.

—Allons réveiller le concierge du cimetière, dit le gardien ; nous confierons madame de Borsenne aux soins de sa femme, pendant que je courrai chercher un médecin.

—Jamais ! dit vivement le jeune homme ; je préférerais rentrer dans le caveau et me tuer près d'elle dans son cercueil.

—Vous ne tenez pas à rester ici, je suppose. Que voulez-vous faire ?

—Sortir du cimetière comme je suis entré, sans être vu, en escaladant le mur.

—A quoi bon chercher tant de difficultés ? Ce qui est important, en ce moment, c'est de donner des soins à cette pauvre femme. Il est si simple de faire ce que je dis.

—Non, non, te dis-je ; je veux, entends-tu bien, que ce qui s'est passé ici cette nuit soit notre secret à nous deux. Nulle autre personne ne doit savoir que madame de Borsenne a été tirée de son cercueil. Dans un autre moment je te dirai pourquoi. Achevons, mon ami, achevons ce que nous avons commencé et souviens-toi de ma promesse : je ferai ta fortune.

—Je ne songe qu'à une chose, monsieur : sauver cette femme !

—Voyons, as-tu un moyen de sortir du cimetière ?

—Vous l'avez indiqué vous-même : escalader le mur du côté de la rue Maistre.

—C'est par là que je suis entré.

—Et après, où irez-vous ?

—Où j'irai ? N'importe. Le premier hôtel venu...

—Un hôtel, fit l'homme en haussant les épaules, autant voudrait réveiller le concierge, comme je vous le proposais tout à l'heure. A Montmartre, tout près de la rue Maistre, j'habite seul une toute petite maison, je vous y conduirai. Je n'ai pas le temps d'y penser. Demain, je réléchirai à tout cela. Allons, venez ; je sais où trouver une échelle.

Depuis un instant, la tempête redoublait de violence ; le vent hurlait avec des sons lamentables, et la lune avait tout à fait disparu derrière les nuages.

Les deux hommes franchirent sans accident le mur du cimetière et, cinq minutes après, le gardien introduisit l'inconnu dans sa demeure.

Celui-ci déposa, avec les plus grandes précautions, la jeune femme sur le lit. Il arrangea sur elle les couvertures, et pour que ces membres glacés se réchauffassent plus vite, il la couvrit encore de sa redingote et de tous les vêtements qu'il put trouver dans la chambre.

Tous ces soins n'étaient pas inutiles, car depuis un instant le sang commençait à circuler dans les artères, et sous sa main, le jeune homme sentit un léger battement du cœur.

D'ailleurs, avant même d'arriver à la maison du gardien, il savait que ce n'était point un cadavre qu'il tenait dans ses bras.

Pendant le trajet, la jeune femme avait eu plusieurs tressaillements, un soupir étouffé s'était échappé de sa poitrine ; à un moment, elle avait même dressé sa tête ; mais elle était aussitôt retombée sur l'épaule de son sauveur.

Cependant, toujours pâle et froide, elle restait immobile sur le lit, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, telle elle était dans son cercueil.

Le gardien s'approcha du jeune homme et lui dit à voix basse :

—Faut-il aller chercher un médecin ?

—Non, répondit-il après un moment d'hésitation. Un médecin, que ferait-il plus que moi ? Avez-vous du vinaigre ?

—Oui, là, dans cette bouteille.

—C'est bien.

—Avez-vous encore besoin de moi ?

—Pourquoi cette question ?

—Parce qu'il faut que je retourne au cimetière. J'ai encore une rude besogne à faire.

Le jeune homme l'enveloppa d'un regard soupçonneux.

—Oh ! reprit-il, ce n'est pas après vous avoir amené chez moi que je puis songer à vous trahir. Si nous avons fait une mauvaise action, je suis maintenant votre complice. Dans tous les cas, il faut le refermer.

C'est vrai, j'avais déjà oublié...

—C'est pourquoi je pense pour vous.

—Merci. Reviendrez-vous bientôt ?

—Quatre heures viennent de sonner, je serai ici à sept heures.

—J'aurai alors besoin de vous. D'ailleurs, avant votre retour, mon sort sera fixé.

L'homme fit quelques pas vers la porte, puis il revint.

—Monsieur, dit-il, quoi qu'il arrive, qu'elle vive ou qu'elle meure, jurez-moi que vous ne me tuerez pas.

—Vous êtes fou, fit le jeune homme avec impatience, je ne jure rien.

—Alors, je ne vous quitte pas.

—Et les traces à faire disparaître ?

—Je ne m'en occupe plus.

—Malheureux ! tu veux donc nous perdre ?

—Je ne suis pas ce qui arrivera. Vous m'avez mis dans une position assez grave pour qu'un accès de votre folie ne la rende pas pire encore. Si vous voulez que je m'en aille, faites le serment que je vous demande.

—Eh bien, soit, je te promets, je te le jure.

Et pendant que le gardien sortait, il murmura :

—J'aurai toujours le temps de me brûler la cervelle après.

Il s'approcha du lit, et à la lueur jaunâtre d'une chandelle, qui brûlait sur un guéridon, il examina le visage de la jeune femme sur lequel il cherchait à découvrir un signe de vie.

C'était toujours la même immobilité, toujours le même aspect effrayant. Il prit la main et souleva le bras ; il retomba lourdement sur la couverture. Il se pencha sur le corps inerte, et, doucement, ses lèvres touchèrent celles de la jeune femme. Un souffle léger, à peine saisissable, vint se mêler à son haleine.

Il se redressa, le regard étincelant de bonheur. Il alla prendre la bouteille de vinaigre, imbibit fortement le coin de son mouchoir, et revint près du lit. Alors, avec le linge humide, il effleura doucement les parties saillantes du nez, puis le front et les tempes.

Au bout de quelques minutes, le gonflement des narines s'accrut, il remarqua enfin un frissonnement nerveux des paupières et presque au même instant, comme si ont les eût touchées avec l'estompe, un peu de rose parut sur les lèvres.

Le jeune homme s'éloigna un peu.

Il était rayonnant, une joie immense, infinie l'oppressait.

—Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce pour moi que vous faites ce miracle ?

Et il s'agenouilla près du lit, les yeux fixés sur le visage de la ressuscitée, l'éprouant avec la sollicitude d'une mère qui attend le réveil de son enfant.

Les signes de vie commençaient à se manifester plus nombreux et plus visibles. Par instants, les membres frémissaient, les paupières se soulevaient lentement ; enfin, les poumons reprenaient peu à peu leurs fonctions, la respiration devenait plus forte et presque régulière.

La vie reprenait possession de ce corps que la mort avait voulu posséder.

L'inconnu comprit que quelques minutes seulement le séparaient du moment où la jeune femme allait retrouver ses sens et reprendre connaissance.

Il n'avait pas eu le temps de songer à ce qui arriverait à cette heure, et bien moins encore à préparer les réponses qu'il devrait faire aux premières questions de la jeune femme.

Ce réveil, qui allait venir, n'était-il pas gros de dangers ?

Le jeune homme vit tout cela comme dans un éblouissement. Il se disait qu'un rien pouvait effrayer la pauvre femme et la rejeter dans la tombe. Lui-même, lui apparaissant tout à coup, ne pouvait-il pas, après avoir tout fait pour la sauver, devenir son meurtrier ? Ces pensées le terrifiaient et de nouvelles et cruelles angoisses tourmentaient son cœur.

Maintenant qu'il était en possession de cette femme qu'il adorait et qui semblait n'être plus qu'à lui, il se repentait de n'avoir pas écouté le gardien du cimetière qui lui conseillait de la transporter dans la loge du concierge.

Le sentiment égoïste auquel il avait obéi faisait place à un trouble et à une anxiété dont il n'était plus le maître.

Ce n'était pas seulement sa conscience, mais aussi son cœur qui se révoltait contre lui.

Sa conscience parlait au nom de l'honnêteté et invoquait les droits du mari. Son cœur parlait au nom de la femme, de la femme aimée, qui pouvait être victime de son imprudence et de sa témérité.

Si à ce moment on était venu lui dire : " Si tu veux que cette femme vive, appelle son mari. "

Il aurait fait immédiatement et sans hésiter le sacrifice de son amour.

Il ne voulait, il ne désirait plus qu'une chose : Voir vivre madame de Borsenne. Lui, il s'effaçait, il n'était plus rien ; elle seule était tout.

L'instant qu'il attendait avec tant de crainte arriva.

Madame de Borsenne poussa un profond soupir, souleva son bras qu'elle ramena sur sa poitrine, et ouvrit les yeux en levant lentement la tête.

Saisi d'effroi et semblant comme un criminel, le jeune homme cacha sa figure dans un pli de la couverture.

V

—Oh ! le rêve affreux ! murmura la jeune femme d'une voix faible. Je suis brisée, anéantie. Mon Dieu ! comme je souffre !

Ses yeux se refermèrent et sa tête retomba sur le traversin.

—Était-ce une faiblesse momentanée, ou bien allait-elle être reprise par le sommeil léthargique ? Ne cherchait-elle pas aussi à se souvenir ?

Le jeune homme se tenait prêt à la secourir.

Au bout d'un instant elle poussa un cri, ses bras se roidirent à ses côtés et, d'un seul mouvement, elle parvint à s'asseoir sur le lit. Sa longue chevelure tomba comme une draperie sur ses épaules.

Mais ses yeux s'ouvraient démesurément et se fixaient, avec des reflets éclatants, sur quelques-uns des objets qui l'entouraient.

—Où suis-je, où suis-je donc ? fit-elle. Est-ce encore l'horrible vision qui me poursuit ? Non, non, je n'ai pas vu cela, c'est un mensonge, c'est le cauchemar ! Si c'était vrai, ce serait trop d'horreur. La nuit, le froid, le cercueil ! Non, ce n'est pas vrai, je suis malade, c'est la fièvre, le délire.

Un frisson nerveux la saisit et la secoua violemment. Elle voulait échapper à l'obsession de ses pensées et repousser loin d'elle le souvenir effroyable. Elle porta les mains à ses yeux et toucha plusieurs parties de son corps, comme pour s'assurer qu'elle était bien éveillée. Elle vit ses joyaux, les pierres précieuses scintillaient sous ses yeux ; elle souleva des flots de malines déliquescents, mises en pièces ; puis elle regarda ses mains meurtries, le bout de ses doigts ensanglantés, ses ongles usés, brisés.

L'expression de son visage, l'égarément de ses yeux rendaient une à une ses sensations et le travail pénible de son esprit.

Le jeune homme attendait immobile, haletant, sans oser la regarder.

—Mon Dieu, dit-elle d'une voix plus forte, avez pitié de moi, éclairez ma pensée : il me semble que ma raison s'en va.

Elle jeta autour d'elle un regard plein d'effroi ; puis avec une force qu'on n'aurait pu lui supposer, elle saisit les objets qui la couraient et les lança de tous côtés.

Alors elle aperçut le haut de la tête et une partie du corps du jeune homme agenouillé près du lit.

—Un homme près de moi ! s'écria-t-elle. Où suis-je ? Où suis-je donc ? mon Dieu !

L'inconnu fit entendre un gémissement ; mais il s'obstinait encore à cacher sa figure.

La jeune femme lui mit la main sur la tête et le repoussa en disant :

—Qui que vous soyez, je veux vous connaître, parlez ? Celui-ci laissa voir son visage inondé de larmes. Elle le reconnut aussitôt.

—Georges ! s'écria-t-elle, vous ici !

Et par un mouvement instinctif de pudeur, elle chercha à réparer sur elle le désordre de ses vêtements.

—Oui, c'est moi, fit-il tout tremblant et en joignant les mains.

—Que faites-vous ici ? reprit-elle.

—Tout à l'heure, je priais, et maintenant, vous le voyez, je pleure.

—Vous pleurez, c'est vrai, vous pleurez, Georges. Pourquoi pleurez-vous ?

—Je pleure, Jeanne, parce que je vous aime et que vous souffrez.

—Taisez-vous, malheureux, si l'on vous entendait.

—Vous seule pouvez m'entendre, Jeanne.

—Mais dites-moi donc où nous sommes ?

—Dans la maison d'un ami.

—Pourquoi ne suis-je pas chez moi ?

—Pourquoi ?

—Oui, répondez.

—Je ne puis vous le dire. Plus tard, Jeanne, plus tard vous saurez tout.

Elle le regardait avec une fixité étrange. Puis, lui montrant ses mains :

—Va, dit-elle, pour que ma raison ait résisté jusqu'à ce moment, il faut qu'elle soit plus forte que tu ne la supposes. Tu peux parler sans crainte ; ce qu'il y a de plus horrible dans ce que tu as à me dire, je le sais.

—Ah ! elle est sauvée ! s'écria-t-il avec joie.

Il s'empara de ses mains et les couvrit de baisers. A ce moment, la jeune femme eut un frisson.

—J'ai froid, dit-elle.

Georges se releva vivement. En un instant il eut remis sur la malade des couvertures de laine ainsi que les vêtements qu'elle avait jetés dans la chambre. Puis, lui faisant une douce violence, il l'obligea à se reconcher.

Il y avait un reste de feu dans le foyer, il le raviva avec de menus morceaux de bois sec. En cherchant, il découvrit du charbon de terre dans un grand coffre; il en mit en plein la cheminée. Bientôt la pyramide de boudin se couvrit de flammes jaunes et bleues, et un quart d'heure après la chaleur de la chambre était à peine supportable.

Il se rapprocha du lit. La jeune femme, qui avait un instant fermé les yeux, les rouvrit.

—Vous trouvez-vous mieux? lui demanda-t-il.

—Oui, bien mieux. Je respire plus facilement. Je sens que la chaleur revient. Mais mes membres sont encore comme insensibles: il me semble qu'ils sont brisés.

—Ce n'est qu'un engourdissement, une lassitude.

—Je le crois.

—Voulez-vous que je soulève un peu votre tête?

—Oui.

Et, avec une adresse de vraie garde-malade, il ramena l'une contre l'autre les deux extrémités du traversin pour en troubler la hauteur.

Elle essaya de sourire en disant: Merci.

Georges, en ce moment, était le plus heureux des hommes.

—Maintenant, Jeanne lui dit-il reposez-vous, ne parlez plus.

Elle fit un mouvement de tête qui signifiait: J'obéis.

Il prit une chaise et s'assit près du lit.

Après quelques minutes, la jeune femme porta vivement la main à sa poitrine. Le jeune homme se leva inquiet.

—Ce n'est rien, dit-elle, je voudrais manger.

Il se frappa le front avec douleur. C'était le premier désir de la malade et il ne pouvait le satisfaire.

—Ma chère Jeanne, dit-il, le jour commence à paraître, dans un instant le maître de ce logis sera ici et il ira bien vite acheter tout ce qui vous sera agréable.

Tout en parlant, son regard furetait dans tous les coins de la chambre. Sur une étagère, il aperçut un sucrier. Il alla le prendre. Il y trouva quatre ou cinq morceaux de sucre. La façon toute particulière dont ils étaient coupés indiquait suffisamment qu'ils provenaient d'économies faites sur les *glorios* pris au cabaret.

—C'est toujours cela, pensa-t-il.

Il ouvrit ensuite une armoire et, derrière du linge jeté sans ordre sur une tablette, il découvrit une bouteille que son propriétaire avait déjà souvent visitée. Ce qu'elle contenait encore avait la couleur et la limpidité de l'eau de source. Il prit un verre dans lequel il versa quelques gouttes du liquide. C'était du kirsch.

—Un morceau de sucre trempé dans cette liqueur ne peut faire du mal, se dit-il.

Et il l'offrit à la jeune femme.

Elle l'accepta et le garda entre ses lèvres, le laissant fondre lentement dans sa bouche. C'était peu, mais ce peu parut lui faire beaucoup de bien. Les spasmes de l'estomac diminuèrent.

Elle suçait successivement les cinq morceaux de sucre. Ainsi qu'il l'avait promis et à l'heure dite, le gardien du cimetière reparut.

—Eh bien? fit-il à voix basse.

Pour toute réponse Georges lui montra la jeune femme.

—Puisqu'elle vit, ce que nous avons fait est bien. Se souvient-elle?

—Oui.

—Alors elle est hors de danger.

—Je l'espère, murmura le jeune homme.

—Tenez, fit le gardien à voix basse, voilà ce que j'ai ramassé pans le cercueil.

Et il remit à Georges une poignée de perles.

—Avez-vous bien fait disparaître toutes les traces?

—N'était-ce pas pour cela que je vous ai quitté? Tenez, j'ai aussi enlevé ceci, continua-t-il en montrant quatre morceaux de fer forgés en forme de clous.

—Ah! fit Georges, j'avais oublié de vous en parler.

—Mais, moi, j'ai voulu savoir comment vous étiez parvenu à escalader le mur; je l'ai visité au petit jour, j'ai mis les clous dans ma poche et j'ai fait disparaître les rayures tracées par vos bottines. Aujourd'hui, avant midi, la dalle du caveau sera scellée avec du ciment et nul n'ira voir si le cercueil de madame de Borsenne est vide.

Le jeune homme prit la main du gardien et la serra fortement dans les siennes.

—Vous m'avez ensorcelé, quoi! fit le pauvre homme, avec émotion; il fallait que ce fût vous pour me faire sauter ainsi à ses pieds joints sur tous mes devoirs.

—Tantôt, je vous parlerai de ma reconnaissance, répliqua Georges. En ce moment, ne songeons qu'à elle. Vous allez courir aux provisions. Il faut un excellent potage, une bécasse rôtie, enfin tout ce que vous trouverez de meilleur; du vin de Bordeaux, le plus fin, ne regardez pas au prix, surtout.

—Il est encore de bien bonne heure, fit observer le gardien; je ne trouverai rien.

—Vous ferez allumer les fourneaux, vous mettez tout

le monde à l'œuvre; avec de l'argent on obtient tout. Tenez en voilà.

Et il mit dans la main du gardien un billet de cinq cents francs.

—Allez, reprit-il, courez et revenez au plus vite possible.

Le gardien disparut. Madame de Borsenne s'était assoupie.

VI

Le nom de Lambert est bien connu dans nos départements de l'Est où, pendant plus d'un siècle, il a été honorablement porté et toujours transmis, plus noble et plus vénéré, au fils par le père. Travail et probité sont les titres de noblesse de cette famille, et ces titres en valent bien d'autres plus brillants et plus pompeux dont s'affublent aujourd'hui une infinité de gentilshommes d'aventure et que portent, sans dignité et sans grandeur, de jolis messieurs, fils dégénérés d'une vieille race, qu'on peut ranger d'un seul coup, sans aucune espèce de triage, dans la catégorie des inutiles.

Le premier des Lambert était un simple manoeuvre employé dans une des plus importantes filatures de laine de Marne. A force de travail et d'économie, il parvint à acheter un métier. Dès lors, il travailla chez lui et pour son compte. Au bout de quelques temps, en continuant son système d'économie, il acheta un second métier, puis un troisième.

Il s'était établi dans un faubourg de Reims, et pendant vingt ans, la petite filature prospéra et grandit. Quand, devenu vieux, il céda sa maison à son fils aîné, il occupait déjà douze ou quinze ouvriers.

Au commencement de ce siècle, la filature Lambert avait acquis une certaine importance. En 1820 on dut acheter un vaste terrain aux environs de la ville pour y construire des ateliers pouvant contenir un centaine d'ouvriers. Sous le règne de Louis-Philippe, Georges Lambert, qui était le quatrième du nom, comprenant les immenses services que la vapeur, employée comme force motrice, devait rendre à l'industrie, s'empara de l'idée nouvelle, fit construire des machines sur des modèles inventés par lui et transforma complètement les instruments de travail de son industrie. Il fit élever de nouveaux bâtiments, car les commandes se multipliant, il se vit obligé de doubler le nombre de ses ouvriers.

Ceux-ci s'étaient crus menacés dans leur existence en voyant les travaux que le chef de l'exploitation faisait exécuter dans l'établissement: toutes ces innovations leur semblaient fatales. Mais, bientôt, quand ils s'aperçurent qu'ils se fatiguaient moins en gagnant tout autant et même davantage, ils comprirent que c'était aussi dans leur intérêt que Georges Lambert avait travaillé. Ils voulurent lui faire oublier leur mauvaise humeur des premiers moments et ils l'entourèrent de dévouement et d'affection pour lui témoigner leur reconnaissance.

En 1840, lorsque Georges Lambert mourut, la prospérité de la filature était à son apogée. Il laissait à son fils unique, Jacques Lambert, avec un nom sans tâche, une fortune laborieusement acquise, évaluée à un million, non compris les bâtiments et le matériel de l'exploitation.

Jacques Lambert avait trente-huit ans. C'était un homme d'ordre et de beaucoup de savoir. Il avait fait à Paris de sérieuses études et obtenu le diplôme d'ingénieur. Puis il était revenu à Reims afin de se rendre utile à son père en prenant une part de son travail.

Juste et bon comme son père, les ouvriers le respectaient et l'aimaient. Habités depuis longtemps déjà à le considérer comme leur chef et à lui obéir, la mort de Georges Lambert n'amena aucun changement. Les rapports restèrent les mêmes entre le maître et les ouvriers.

On ne parlait du père que pour appeler le bien qu'il avait fait, et on s'accordait à dire que le fils était tout à fait digne de lui succéder dans la haute direction de la filature.

Jacques Lambert était marié depuis un an. Il avait épousé, avec le consentement de son père, une jeune orpheline presque pauvre, qu'il aimait, et dont il avait eu le bonheur de se faire aimer.

—Sa dot est mince, avait répondu Georges Lambert le jour où son fils s'était décidé à lui parler de son amour pour mademoiselle Joséphine de Pradines, mais c'est une jeune fille honnête, intelligente et bien élevée; cela n'est pas sans valeur. Elle est jolie, pour toi c'est bien; elle est bonne, pour moi c'est mieux. Tu l'aimes, c'est beaucoup: tu es aimé, je ne puis désirer davantage. Mademoiselle de Pradines sera l'ange de notre foyer. Elle est sans fortune, mais un cœur qui sait aimer renferme des trésors inappréciables. C'est là que se trouve le bonheur. Avec de l'or, on achète le plaisir, le bonheur jamais! Épouse mademoiselle de Pradines, mon ami, j'approuve ton choix. Je suis assez riche pour payer sa dot et la tienne.

Et le mariage s'était fait.

Et comme l'avait dit le vieux Lambert, à défaut d'argent, la jeune fille avait apporté dans la maison le bonheur et la joie.

A la mort du filateur, madame Jacques était enceinte, et à l'époque fixée par la nature, elle mit au monde un fils. D'un commun accord, il fut décidé que pour honorer

la mémoire de l'aïeul, on donnerait au nouveau-né le prénom de Georges.

La naissance de cet enfant venait consoler Jacques Lambert de la perte récente qu'il avait faite et, dès le premier jour, il fonda sur l'avenir de son fils les plus belles espérances. Son amour pour sa femme ne pouvait augmenter, mais en sentant vibrer en lui les douces jouissances du sentiment paternel, il s'aperçut que l'horizon de son bonheur s'élargissait à l'infini.

Entouré de soins et d'une affection sans bornes, l'enfant grandit sous les yeux de sa mère. Pendant qu'elle faisait naître en lui les germes féconds de la sensibilité, Jacques mettait son plaisir à développer son intelligence et à le préparer aux grandes luttes de la vie.

A douze ans, Georges Lambert, élève de son père, entra au collège Sainte-Barbe, à Paris, pour y terminer ses études.

Quatre ans après, il revint à Reims. Il avait remporté plusieurs prix à la Sorbonne et il rapportait, avec ses couronnes, les diplômes de bachelier ès lettres et ès sciences.

Son retour fut suivi de plusieurs jours de fêtes.

Un matin, après lui avoir fait visiter les ateliers où les ouvriers, jeunes et vieux, l'accueillirent comme le chef futur de l'établissement, son père lui dit:

—Mon cher Georges, depuis ton retour parmi nous, je t'ai laissé tout entier aux caresses de ta mère. Après tes succès, dont à juste titre nous sommes heureux et fiers, je vous devais bien cela. Mais le moment est venu de songer sérieusement à ton avenir. Tu as terminé brillamment les études; en cela tu ne m'as point trompé. Tu n'as que seize ans, et déjà tu es un homme. Mais ce n'est pas assez: un homme a de grands devoirs à remplir envers la société et envers lui-même. Dans quelque condition qu'il soit né, il importe qu'il soit utile: le nom de Lambert est synonyme de travail. J'ai trop de confiance en toi pour avoir supposé que tu voudrais rester oisif. Voilà pourquoi je te demande aujourd'hui: Que veux-tu faire?

Le jeune homme hésita un instant avant de répondre.

—Si tu as une idée, un projet arrêté, dis-le moi, reprit Jacques Lambert.

—Mon père, répondit Georges, je veux être marin. Jacques tressaillit.

—Marin! répéta-t-il, marin! je n'ai certainement pas bien compris. Il est impossible que tu songes à t'engager comme matelot.

—En effet, mon père, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

—Alors, explique-toi. Veux-tu compléter ton instruction par l'étude spéciale de la pyrotechnie ou de l'hydrographie? Ambitionner de devenir ingénieur de la marine est louable et je t'approuve de tout mon cœur.

—Mes goûts sont plus modestes, mon père, répondit Georges en rougissant: Je veux être simplement officier de marine.

—Ah! fit Jacques, qui ne put réprimer un mouvement de contrariété, il paraît que tu as le goût des émotions violentes et de la vie aventureuse. Ainsi, tu veux entrer à l'école navale?

—Oui, mon père.

—Soit. Tu veux être marin, suis ta vocation. J'aurais préféré que tu restasses près de moi pour partager mes travaux, près de ta mère pour l'aimer; mais je place ton bonheur au-dessus de ma satisfaction personnelle.

—Mon père, répliqua Georges avec émotion, en embrassant une carrière périlleuse, sans doute, mais honorable et qui me permet de me dévouer à mon pays, je ne cesserai pas de vous aimer, vous et ma mère.

—Oui, mais tu ne seras plus à nous, tu appartieras à l'État.

—Je serai toujours votre fils, mon père et toujours digne de l'être.

—J'en suis sûr, fit Jacques Lambert.

Et il se retourna pour essayer furtivement une larme.

Une de ses plus douces espérances lui échappait. Il n'essaya point de combattre la volonté de Georges. C'eût été en vain, il le savait. Il l'avait élevé, il connaissait son caractère ferme et absolu.

Madame Lambert pleura lorsqu'elle apprit que son fils allait de nouveau la quitter. Mais il s'agissait du bonheur de l'ingrat et, comme son mari, elle accepta le sacrifice.

Deux mois après, Georges entra à l'école navale établie sur le *Borda*, en rade à Brest.

(à continuer.)

NOTRE FEUILLETON

Nous recommandons fortement la lecture de notre feuilleton; nous l'avons choisi avec grand soin, de façon qu'il puisse être, sans aucun danger, lu par tout le monde. C'est une œuvre pleine de situations pathétiques et de scènes émouvantes, qui à la fois intéresse fortement, de la première à la dernière ligne. Le succès que ce roman a obtenu en France est considérable: le journal qui a en a eu la primeur, a vu, subitement sa circulation s'accroître de 100,000 exemplaires.

Qu'on en lise le premier chapitre et l'on sera convaincu de la haute valeur de notre feuilleton.

NOS GRAVURES

M. Quentin, notre artiste dessinateur, se plaint avec raison que les graveurs n'ont pas reproduit fidèlement ses dessins. Cette lacune va disparaître par le nouveau procédé de gravure que nous emploierons à l'avenir, et pleine justice sera rendue aux talents incontestables de M. Quentin.

ECHOS

Il y a deux concerts en perspective :

Le premier, au profit de l'église St Jacques, sera donné dans la salle du collège, au coin des rues St Denis et Ste Catherine, dans le courant du mois de février. La date n'est pas encore exactement fixée. Ce sera une soirée de famille que nous recommandons fortement. On entendra notre excellent comique de genre, M. René Ravaux ; MM. Trudel, Labelle, LeBel, Duquette et Mlles Rouke, ainsi que le célèbre chœur des Montagnards.

Musique instrumentale, romances, comédies.

* *

Le second concert aura lieu le 19 mars, à l'occasion de la fête patronale de l'union St Joseph. Il y aura grande procession dans la matinée et messe pontificale à l'église de St Joseph, rue Richmond.

Dans la soirée au Queen's Hall, on entendra la fanfare de la Cité, le virtuose Xhrouet, M. René Ravaux, et nos amateurs bien connus : Trudel, Duquette, LeBel, etc.

PARALLÉLE DES BRUNS ET DES BLONDS.

La coloration des cheveux n'aurait pas une grande valeur physiologique par elle-même, si elle n'entraînait pas avec elle la teinte des yeux : et les yeux sont l'organe par excellence de l'expression du visage et celui qui est le mieux en communication avec le cerveau. Voilà qui donne la valeur à cette coloration : car ce qui agit sur les cheveux agit complètement aussi sur les yeux.

Maintenant, d'après les idées que j'ai émises, on sait que mon choix est fait et que le brun, ou tout au moins le châtain foncé, a toutes mes préférences. Mais sans attacher à la couleur des choses plus d'importance qu'elle ne mérite, on voit pourtant sur l'ensemble des individus certaines différences.

Ainsi par exemple, les bruns, en général, sont plus vifs, plus remuants, plus passionnés, plus expressifs de la parole et du geste. Les blonds sont plus froids, plus réfléchis, moins spontanés, moins entraînants. Les blonds sont aussi plus soumis, plus laborieux, plus résignés, plus facilement satisfaits de leur condition. Ils sont aussi les hommes des études longues et pénibles, des rudes travaux, ce sont les vrais producteurs de l'industrie.

Les bruns méridionaux, les hommes du beau soleil, ces vrais enfants de Dieu, sont plus contemplatifs que producteurs ; aussi ils n'agissent que poussés par la passion, par le fanatisme. Tous les martyrs du christianisme étaient bruns, comme tous les enthousiastes de la Révolution française !

Les hommes qui se font tuer pour une idée sont des bruns.

Les hommes qui ne se font tuer que pour un intérêt, ou par un devoir, sont des blonds.

Le blond est égoïste ou sage. Le brun est généreux ou fou. Aussi le blond que la nature a fait pauvre devient riche par lui-même, quand le brun que Dieu a fait riche se rend pauvre par sa faute.

Dans les recherches que nous avons faites sur les hommes devenus célèbres, voilà ce que nous trouvons.

Nos grands peintres sont tous des contrés du Midi. Il n'y a que les graveurs et faiseurs de petites œuvres, lentes et patientes, qui soient du Nord. Rubens excepté, qui était blond, tous les autres sont des bruns.

Il en est de même des grands musiciens, des grands orateurs, ces hommes si énergiques, si entraînants. Que d'exemples, que de noms dont j'ai la liste dans mes cartons et que je pourrais citer pour montrer qu'ils sont tous des bruns méridionaux, et que les brillantes qualités qui rendent l'homme vraiment

sublime sont le produit du beau ciel, du beau soleil. Ma liste s'élève à plus de cinquante, contre un ou deux blonds.

Il en est de même pour la femme : la brune est plus ardente, plus passionnée, plus énergique, plus résolue que n'est la pâle blonde. Elle a plus d'amour, comme aussi plus de haine ; ses vengeances sont plus terribles.

La blonde est la femme du foyer, de l'amitié douce et de la résignation ; aussi, si la brune est meilleure amante, la blonde est souvent meilleure mère.

La brune fait la grande tragédienne : la blonde fait la petite comédienne.

Que d'exemples j'ai encore à citer dans mon dossier, à l'appui de ce que j'avance ! Mais j'irais trop loin : c'est tout un ouvrage qu'il faudrait faire sur ce sujet de comparaison ; j'aime mieux laisser à chacun de faire des remarques et des comparaisons lui-même, en cherchant dans ses souvenirs, en fouillant dans l'histoire, en consultant les biographies et les portraits, en examinant, comme je le fais chaque jour, les individus vivants.

Enfin, et sans vouloir donner un sens trop absolu à ce que j'annonce, on peut dire qu'il n'y a pas d'hommes de génie parmi les blonds, que toutes les grandes idées, les grandes conceptions, les grands découvertes, proviennent des bruns ou des hommes du Midi, mais que ce sont toujours les blonds du Nord qui savent en profiter. Raton qui tirait les marrons du feu était brun, mais son rusé compagnon qui les mangeait devait être blond !

UN AMÉRICAIN À LA CHAMBRE FRANÇAISE

C'est la première fois, depuis que le suffrage universel fonctionne dans notre pays, qu'un citoyen de libre Amérique est choisi par des électeurs français pour les représenter à la chambre. Cet événement est de nature à resserrer les liens qui existent entre les deux républiques. Nous avons eu l'occasion d'interviewer le général Cluseret, qui paraît enchanté de sa nouvelle situation.

Le nouvel élu a commencé par nous déclarer que la langue anglaise lui étant devenue plus familière que la française, il nous priait de l'exuser si ses réponses étaient entremêlées de français et d'anglais.

— I have pris l'habitude, nous dit le général Cluseret, to speak english depuis le Commune. I understand le français, but I speak mieux English.

— Yes, ai-je répondu, je comprends. Vous avez, paraît-il, remis votre démission en blanc à votre comité.

— Perfectly. I should like que tous mes collègues acceptent the imperative mandat.

— Quelles sont vos intentions à la chambre ?

— Je demanderai the separation of the Church et de l'Etat, comme dans les United States.

— Bien !

— I will obtain a reduction des heures de travail. Très belle electoral platform...

— Interpellerez-vous le ministère ?

— Yes, hocop... tout le temps...

— Interrompez-vous !

— Enormément aussi... Hip ! hip ! hurrah !

— Croyez-vous à la durée du ministère Floquet ?

— Nô...

— Parlez-vous à chambre comme vous venez de me faire l'honneur de me parler ?

— Tantôt english et french language... yes. Ça sera très chic.

Alors le général Cluseret se mit à entonner le *Yankee Doodle* sur l'air de la *Marseillaise*, et nous comprimes que notre entretien était fini.

LA MODE DES BIJOUX

D'où vient la mode ? Serait bien fin qui pourrait le dire. Il suffit quelquefois d'un rien, d'une circonstance fortuite pour que le changement s'opère presque sans transition.

C'est ainsi que s'est produite la mode des bijoux.

Il y a un an ils étaient proscrits, actuellement, ils deviennent les favoris du jour, depuis que Mme Carnot, aux bals de la présidence, a donné le branle en ornant ses toilettes des superbes bijoux qu'elle possède. Elle était le point de mire de ses réceptions et en la regardant chacun admirait ses superbes joyaux.

Ils ont fait dire à bien des personnes qu'ils étaient la plus belle garniture que l'on puisse rêver et chacune en se le disant se promettait d'ouvrir ses écrins à la prochaine occasion.

A Paris, les occasions ne sont pas rares, elles naissent sous vos pas, elles se succèdent sans interruption.

A chaque bal, soirée, dîner auxquels j'ai assisté depuis cet hiver, j'ai remarqué que les bijoux étaient de plus en plus nombreux. Ils apportent avec eux un air de fête, un rayon de gaieté, et, rareté de ce monde, ils plaisent à tous. Les bijoux sont pour le regard, ce qu'est l'aimant pour le fer, les yeux se fixent sur eux sans pouvoir s'en détacher, ils fascinent, ils dominent, ils sont rois ! Mais leur royauté s'apesantit paisiblement sur le monde, qui consent à se laisser gouverner par un maître aussi délicat. Aussi pouvons-nous admirer partout les bijoux reprenant leur place naturelle.

Le grand monde n'est pas seul à suivre la mode : la bourgeoisie a suivi, non pas en mettant des bijoux que ses moyens ne lui permettent pas de porter, mais en se parant de bijoux d'or qui pour avoir moins de valeur, n'en sont pas moins coquets.

Ne servent-ils pas toujours à rappeler le souvenir d'heureux jours ? Un baptême, une distribution de prix, une première communion, la réussite aux examens, la sortie de pension, les fiançailles, le mariage, la naissance d'un bébé, une fête, une bonne opération, une réconciliation, un anniversaire, autant de prétextes à l'acquisition d'un bijou.—*Petit Echo de la Mode.*

LA LANGUE DES COULEURS

Ce n'est pas d'hier que l'on a cherché dans la langue des couleurs des correspondants à l'expression de nos sentiments de nos pensées.

Léon Gozlan écrivait, il y a beau temps :

Comme je suis un peu fou, j'ai toujours rapporté, je ne sais pourquoi, à une couleur ou à une nuance les sensations divers que j'éprouve.

Ainsi pour moi, la piété est bleu-tendre ; la résignation est gris-perle ; la joie, vert-pomme ; la satiété, café au lait ; le plaisir, rose-velouté ; le sommeil, fumée de tabac ; la réflexion, orange ; l'ennui, chocolat.

La pensée pénible d'avoir un billet à payer est mine de plomb ; l'argent à recevoir est rouge chatoyant ou diabolique. Le jour du terme est terre de sienne—vilaine couleur.

Allez à un premier rendez-vous, couleur thé léger ; à un vingtième, thé chargé ; quand au bonheur, couleur que je ne connais pas !

A PROPOS DE PÊCHE !

Un pêcheur qui passe pour fort habile à la pêche à la ligne vient de se distinguer en prenant une brochet d'environ 50 livres. Il lui a fallu un sang-froid et une adresse extraordinaires pour amener au rivage le requin d'eau douce. Et l'opération n'a pas été sans danger. Cet énorme brochet, furieux, sans doute, de se voir pris comme un simple goujon, se débattait d'une façon inquiétante sur les cailloux. Il ouvrait une gueule énorme, garnie de dents plus pointues que des lames de poignards. Notre malin pêcheur lui fourra dans la dite gueule son pardessus à l'aide d'un gros bâton et parvint ainsi à l'étouffer. Inutile de dire que l'agonie fut longue et le vêtement réduit en morceaux. On a trouvé dans l'estomac du monstre une pipe énorme, un soulier d'enfant, un chapelet, un gros sac du temps de Jules César, fort rouillé (Je vous écoute !) une vieille boîte de sardines et quantité d'ossements de vertébrés.

AVIS AUX DEPOTS DE JOURNAUX

Les personnes tenant des dépôts de journaux sont priées de donner à MM. Poirier, Bessette et Cie, le nombre exact d'exemplaires de LA VIE ILLUSTRÉE qu'ils voudront avoir de notre prochain numéro.

LA LEVRETTE EN PALETOT

Y'a-t-il rien qui vous agace
Comme un levrette en pal'tot,
Quand y'a tant d'gens su' la place
Qui n'ont rien à s'matt' su' l'dos?

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leux museaux pointus ;
J'aim' pas ceux qui font leux têtes
Pass' qu'iz' ont des pardessus.

Ça vous prend'un p'tit air rogue :
Ça vous r'garde avec mépris !
Parlez-moi d'un bon bou'l'dogue,
En v'laz un qui vaut son prix !

Pas lui qu'on encapitonne !
Il a comme moi froid partout :
Il combat quand on l'ordonne ;
Et l'aut' prop' à rien a tout !

Ça me fait suer, quand j'ai l'onglée,
D'voir des chiens qu'ont un habit !
Quand, par les temps de gelée,
Moi, j'n'ai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une !
Ça m'frait plaisir ; mais j'ose pas.
Leux maîtres ayant d'la fortune,
Y m' mettraient dans l'embarras

Ça doit s'manger, la levrette.
Si j'en pince une à huit-clos...
J'la frai cuire à ma guinguette.
J'ten fich'rai, moi, des pal'tots !...

AVIS.

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à "LA VIE ILLUSTRÉE" est invariablement payable d'avance. Si l'on considère la modicité du prix de l'abonnement, on trouvera cette mesure bien légitime.

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Dernièrement notre ami P. . . . , avocat fort connu de cette ville, prit un traîneau dans une remise très achalandée. Il était excessivement pressé et le cheval paraissait compter ses pas.

—Ah ! dit-il au cocher, votre administration baisse, il y a douze ans, je prenais chaque jour une voiture chez vous, et je suis obligé d'avouer que les chevaux étaient excellents alors ; mais ils ont bien changé depuis.

—Comment pouvez-vous dire cela, monsieur ? C'est bien une idée que vous vous faites, car ce sont toujours les mêmes.

Echos d'un salon aristocratique :

Un vieux diplomate aveugle à sa voisine :

—La dame qui est à côté de nous a de bien jolies dents.

—C'est vrai ! Mais, comment pouvez-vous savoir cela ?

L'aveugle finement :

—Je l'entends rire depuis une heure.

On cause du prochain mariage d'une très vieille demoiselle.

—C'est égal, sa fleur d'orange . . .

—Excellente, murmure une amie ; elle a quarante-cinq ans de bouteille !

En correctionnelle :

—Comment, malheureux que vous êtes, vous battez votre femme avec une barre de fer ?

—C'est par économie, mon président. J'ai cassé sur elle plus de cent manches à balais.

A l'occasion de Noël, Mme X. . . . a reçu de nombreuses boîtes de bonbons.

Hier, elle trouve Bébé en train d'ouvrir les boîtes.

—Malheureux ! cria-t-elle, tu as mangé des bonbons.

—Non, maman.

—Tu sais qu'ils étaient tous empoisonnés !

—Ah ! mon Dieu ! hurle Bébé, j'en ai léché une douzaine !

On annonce que la femme du nouveau maire de Boston vient de lui faire cadeau d'une fille pour ses étrennes.

N'est-ce pas l'occasion de rééditer ces deux alexandrins, vieux peut-être, mais neufs pour la circonstance :

Notre choix l'a fait maire et l'amour l'a fait père,
Quel bonheur en un jour de se voir père et "maire" !

Jamais l'urbanité ne perd ses droits.

Un Parisien, en visite, est pris d'un spasme subit, et se sentant très mal :

—Ah ça ! dit-il d'une voix déjà éteinte, est-ce que je vais mourir ici ? Croyez bien, madame, que c'est sans intention !

Et il meurt.

"LA VIE ILLUSTRÉE" est le plus grand, le plus volumineux, le plus riche et le moins cher de tous les journaux à gravures.

Du *Parisien* :

Un rabbin enseigne l'histoire de leurs aïeux à de jeunes israélites.

Il interroge l'élève Nathan sur l'épisode de Joseph vendu par ses frères.

—Ne trouvez-vous pas que cette action est abominable ?

—Certainement, répond le bambin . . . ils ont vendu Joseph trop bon marché !

Propos algériens, place du Gouvernement :

—Comment N. . . se marie ?

—Oui, mon cher, et avec la petite Z. . . encore.

—Quoi, ce laïdron, couleur pain d'épices ?

—Oui, mais elle a un si joli pied.

—Alors c'est par son pied qu'il a demandé sa main !

Le Masque de fer relate ceci dans le *Figaro* :

Des agents de police opèrent une perquisition au domicile d'un individu suspect.

Les débris d'un cadavre desséché sont découverts au fond d'une malle.

—Ce sont les membres de mon oncle défunt, leur dit cet homme. Par testament, il exige que son corps soit crémé.

—Et alors ?

—Comme je ne suis pas riche, je garde tout ça pour chauffer cet hiver . . .

ABONNEZ-VOUS

A

"LA VIE ILLUSTRÉE"

LE JOURNAL A GRAVURES LE PLUS RICHE, LE PLUS VOLUMINEUX, LE PLUS GRAND ET LE MOINS CHER

DU MONDE ENTIER

Voir conditions sur deuxième page.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE.

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE DURANT TOUTE LA
SEMAINE DU CARNAVAL.

PRIX ORDINAIRES.

THÉÂTRE ROYAL.

RUE COTTÉ.

ON Y JOUE

LE DRAME

LA COMÉDIE

LES VARIÉTÉS

PRIX DES PLACES : 10, 20 et 30 Cts.

ASSOCIATION DES ARTS DE MONTRÉAL.

SQUARE PHILLIPS.

LES GALERIES

sont ouvertes tous les jours de 10 hrs. a.m. jusqu'au soir.

ADMISSION 25 CENTS.

ENTRÉE LIBRE, LE SAMEDI.

DOMINION SKATING RINK

(Rond à patinage),

Coin des rues St. Dominique et Ste. Catherine.

OUVERT TOUT LE JOUR ET LE SOIR.

ATTRACTIONS SPÉCIALES

durant toute la

SEMAINE DU CARNAVAL.

COURS POPULAIRES DE PEINTURE

DU SAMEDI.

Professeur : RENÉ QUENTIN.

De 10 h. à 12½ h. du matin pour les demoiselles, et de 2 h. à 4½ h. après-midi pour les jeunes gens.

PRIX : \$1.00 par quatre leçons.

76, RUE DES ALLEMANDS, MONTRÉAL.

PORTRAITS EN PEINTURE

UNE SPÉCIALITÉ.

FOGARTY FRÈRES
Coin des rues Ste Catherine et St Laurent,
 MONTRÉAL.

SOULIERS DE CHEVREUIL
 — ET —
PARDESSUS DE FEUTRE
 — EN —
 GRANDE VARIÉTÉ.
 —————
 L'ASSORTIMENT LE PLUS CONSIDÉRABLE
 ET LE PLUS VARIÉ DE LA VILLE
 —————
 BARGAINS
 — Durant la semaine du —
 CARNAVAL DE 1889

FOGARTY FRÈRES
Coin des rues Ste Catherine et St Laurent,
 MONTRÉAL.

MAISON FONDÉE EN 1859
 —————
 HENRY R. GRAY
Pharmacien chimiste, 144 rue St Laurent,
 MONTRÉAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

ANALYSE CHIMIQUE
 —————
 UNE SPÉCIALITÉ.

SPECIALITÉS :
 GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.
 " Dental Pearlina, pour les dents.
 " Saponaceous Dentifrice, pour les dents.
 " Chloralync, pour le mal de dents.
 " Sulphur Pastilles pour l'application sur la gorge de l'Acide Sulfurique et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray
Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

N. B.—Le " Castor Fluid " de Gray et le " Gray's Saponaceous Dentifrice " sont en vente dans toutes les bonnes pharmacies à 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY
Pharmacien chimiste, 144 rue St Laurent,
 MONTRÉAL.

FRED, LAPOINTE,
 MARCHAND DE MEUBLES,
 EN GROS ET EN DÉTAIL
Nos 1445, 1447, 1449 et 1451 rue Sainte-Catherine.

LE PLUS GRAND MAGASIN DE MEUBLES
 DU FAUBOURG QUÉBEC.

50 nouveaux patrons de sets de chambre
 avec dessus en marbre
 DEPUIS \$30.00 A \$200.00

Sets de salon en crin ou en couleur depuis.....	\$28.00 à \$250.00
Sets de chambre en frêne, depuis.....	14.00 à 40.00
Side-boards, depuis.....	6.00 à 100.00
Sofas-lits.....	7.00 à 25.00
Canapés.....	3.00 à 20.00
Chaises.....	30 à 10.00
Tables de cuisine.....	1.50 à 3.50
Table de salle à diner.....	4.05 à 35.00
Tables de centre.....	2.50 à 20.00
Couchettes.....	1.50 à 50.00
Berceaux.....	1.00 à 12.00
Paillasses à ressorts.....	1.00 à 10.00
Matelas.....	2.00 à 20.00
Oreillers, traversins, lits de plume, etc.	

Occasion unique de bon marché et de choix à l'occasion du
 CARNAVAL!

LE GRAND BAZAR
 TENU AU
 Nos. 1526 et 1528 RUE STE. CATHERINE
 A FAIT UNE
 GRANDE RÉDUCTION DE PRIX
 sur toute la ligne pour la semaine du
 CARNAVAL.
 Jouets, Musique, Boîtes à Musique, Gravures, Parfums, Articles de Fantaisie, la plus grande variété, le tout vendu
 A 50 CTS. DANS LA PIASTRE.

AVIS
 AU MONDE FASHIONABLE!

Messieurs,
 Nous profitons des grandes fêtes carnavalesques pour attirer votre attention sur notre beau choix de TWEEDS et d'ETOFFES NOUVELLES pour habillements pour messieurs. Ces marchandises sont vendues à un prix raisonnable. Le tailleur est fait par un coupeur émérite, et la confection par des mains de première classe.

Nous sollicitons respectueusement votre visite à notre établissement pour vous convaincre des avantages que nous ne cessons pas d'offrir d'un bout de l'année à l'autre.
 Vos dévoués serviteurs,

G. A. LAMONTAGNE & CIE.,
 1536 Rue Ste. Catherine.

N. B.—Coupe d'après les derniers modèles. N'oubliez pas la place.

R. J. TOOKE

Manufacturier de Chemises, Cols et Manchettes et Importateur de Merceries pour Messieurs

Toujours en mains le plus grand choix de gants et mitaines de kid doublés, ainsi que gants et mitaines Buckskin à des prix défiant toute compétition.

Gants Astrachan, nouvelle étoffe moutonnée, la main doublée en kid, 90c la paire seulement.

Cravattes Four-in-hand, nœuds de fantaisies, plastrons et autres depuis 25c, le plus grand choix de la Puissance.

— Chaussettes —

Chaussettes en cachemire, merino, laine d'Ecosse, depuis 25c, chaussettes pour soirée en grande variété.

— Corps et caleçons —

Corps et caleçons, Canadiens et Eossais à moins que le prix du gros, pour écouler la balance du stock d'hiver.

— Pour les raquetteurs —

Bas, ceintures, souliers de chevreaux, ainsi qu'une variété infini de tuques pour le carnaval.

— Chemises blanches et couleurs —

Chemises blanches, devant large pour grande toilette boutonnés devant ou derrière avec une boutonnière ou deux. Chemises blanches depuis, 50c à \$1.75. Chemises de couleurs en batiste française, la plus grande variété du pays.

Un lot de 100 douzaines de chemises de couleur en batiste française, avec un ou deux collets, la balance du stock de l'an dernier que nous vendions \$1.25 et \$1.50 pour être vendu à 75c chaque, pour faire place au stock du printemps.

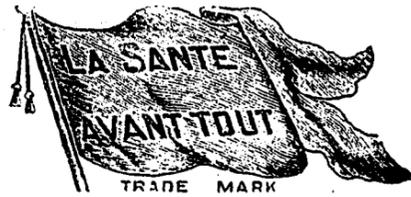
Les étrangers qui visiteront notre ville durant le carnaval trouveront de grands avantages en visitant notre établissement le plus grand du continent dans notre genre de commerce. Qu'on se le dise.

R. J. TOOKE

1547 et 1549 rue Ste Catherine

Entre les rues St André et Jacques-Cartier.

G. A. LEBLANC, GÉRANT.



LE REMÈDE DU DR. SEY,

Le grand remède français contre la Dyspepsie, les affections bilieuses, la constipation et toutes les maladies de l'estomac, du foie et des intestins.

Le remède du Dr. Sey stimule les fonctions digestives, et loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, fortifie au contraire et vivifie.

De plus, ce remède agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Une multitude de témoignages en faveur de l'efficacité de ce précieux remède pourrait être publiés.

LOTION PERSIENNE.



LA LOTION PERSIENNE est une préparation sérieuse et unique en son genre. C'est un véritable remède pour la PEAU, guérissant radicalement les BOUTONS et toutes autres éruptions.

Elle fait disparaître aussi les ROUSSEURS et le MASQUE.

LA LOTION PERSIENNE blanchit le teint graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies en bouteilles de 50 cts.

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU



Guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur de Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.

\$1.00 LA BOUTEILLE.

Ces différentes préparations sont en vente chez tous les pharmaciens.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1638 Rue Ste. Catherine, MONTRÉAL.



AUX ÉTRANGERS VISITEURS

DURANT LA

SEMAINE DU CARNAVAL

Messieurs,

Nous avons l'honneur d'attirer d'une manière spéciale, votre attention sur notre maison durant votre séjour dans notre grande ville en ce moment en grandes réjouissances carnavalesques.

Laissez-nous vous dire que notre maison est établie depuis tantôt 29 ans, et que durant cette longue carrière, elle n'a pas cessé de jouir de la confiance du public. Depuis son existence elle n'a pas vendu moins de

12.000 PIANOS

au public en général et elle a reçu plus que toute autre maison, nous l'affirmons sans crainte, le patronage du clergé et des communautés religieuses, et cela d'une manière spéciale. Nos pianos sont répandus par toute la Puissance, et jamais aucune plainte n'a été faite de la part des acheteurs. Partout on en est satisfait et on les considère comme les meilleurs et les plus beaux qui se fabriquent sur ce continent.

Nos pianos "HARDMAN" et nos "MARSHALL et WENDELL" ont la plus grande vogue tant au Canada qu'aux États-Unis. Ces pianos soumis à l'épreuve des plus grands connaisseurs et des musiciens les plus renommés ont obtenu les témoignages les plus flatteurs et tous les recommandent. L'expérience que nous avons eue dans nos ventes, nous prouvent surabondamment leur mérite.

Nous avons donc l'honneur de solliciter votre visite, afin de vous démontrer d'une manière efficace, la valeur des pianos que nous vendons, et de la modicité de nos prix. Nous avons actuellement en mains, plusieurs pianos d'occasion que nous vendrons à grand marché.

Quand même, vous n'avez pas besoin d'acheter, vous êtes tout de même cordialement invités à nous faire visite.

Vos dévoués serviteurs.

LAURENT, LA FORCE & BOURDEAU

No 1637, rue Notre-Dame,

MONTRÉAL.

CARNAVAL! CARNAVAL!!

Messieurs les visiteurs sont priés de faire une visite chez

LOUIS MARSAN,

293 Rue St. Laurent, Montréal,

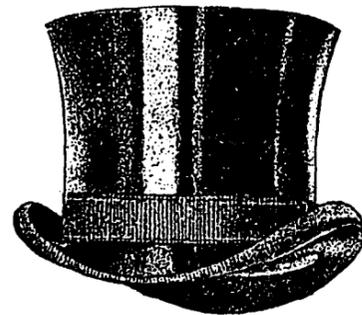
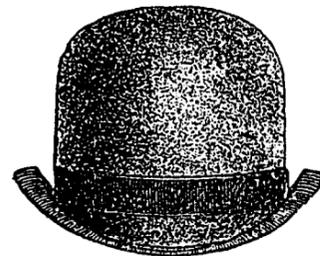
où un stock considérable de MARCHANDISES SÈCHES de toutes sortes est vendu à un

SACRIFIÈRE SANS PAREIL

Nouveautés! Modes! tout sera vendu à

IMMENSE RABAIS!

C'EST UNE OCCASION UNIQUE!



LA MAISON LORGE & CIE. est la maison par excellence pour CHAPEAUX et FOURRURES.

Grande réduction sur nos Fourrures afin de faire place aux marchandises du Printemps.

Spécialité de Chapeaux de Soie et Pull-Over, toujours en magasin et faits sur commande. Chapeaux de soie remis à neuf. Conditions modérées.

LORGE & CIE.,

21 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

C. E. GAGNON & CIE.,

SUCCESSIONS DE J. C. BEAUVAIS & CIE.,

1529 RUE NOTRE-DAME,

(En face rue Bonsecours)

annoncent respectueusement aux étrangers visiteurs durant la semaine du

CARNAVAL

et au public montréalais qu'ils ont acheté à grand marché le stock de banqueroute de J. C. Beauvais & Cie.,

LEQUEL DOIT ÊTRE SACRIFIÉ!

Occasion unique en marchandises sèches!